

P

PAROISSE ET MISSION

MISSION ET SOCIOLOGIE

# Paroisse et mission

24

Pastorale  
des Marginaux

Actes de 3<sup>e</sup> Colloque Européen  
des Paroisses

sous la Présidence

de S. E. le Cardinal ERNOS  
Archevêque de Cologne (Allemagne)

M. R. P. Dupont,

Prof. Fin Scherer et Docteur

P. P. Gauthier, Chac-Reno, Docteur, Urologues,

Merzeld, Remond, Van Benthem,

Vandenberg, P. Gomm

# PAROISSE ET MISSION

---

## Mission et Sociologie

Les cahiers « Paroisse et Mission » sont le fruit d'une collaboration amicale entre un groupe de communautés sacerdotales chargées de paroisses à Paris et en province.

Ils se diversifient en une série de cahiers « Mission et Sociologie » grâce à la coopération bénévole de spécialistes de la sociologie religieuse.

Ils sont édités par les soins de la communauté de Saint Séverin, sous la direction du P. PONSAR, curé de Saint-Séverin, supérieur de la Communauté.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées à M. Y. MOUBARAC, 4, rue des Prêtres-Saint-Séverin, Paris-V°.

Toute correspondance concernant les services d'abonnement et de vente doit être adressée à l'Association Philippe-Néri, 4, rue des Prêtres-Saint-Séverin, Paris-V°. C.C.P. 13.824.15, Paris.

*L'abonnement court sur une année universitaire et va d'octobre à septembre. L'abonnement en cours (octobre 1964 - septembre 1965) se termine avec le présent cahier. Prochaine série : 25 à 28. Prix de l'abonnement : 15 francs. Le Cahier à l'unité : 5 francs.*

Le réabonnement des abonnés de la série précédente est automatique, à moins que ceux-ci ne dénoncent explicitement leur abonnement.

Pour les séries de cahiers parus : voir page 3 de couverture.

Service de diffusion pour les libraires :  
Association Philippe Néri,  
4, rue des Prêtres-Saint-Séverin, Paris-V°  
C.C.P. : 13-824-15. — Tél. ODE. 48-36.

PAROISSE & MISSION/24

COLLOQUE EUROPÉEN DES PAROISSES  
Cologne, 19-23 Juillet 1965  
PASTORALE DES MARGINAUX

SOMMAIRE

Note Liminaire ..... 3

Allocution du T.R. Père DUPONT, Abbé de Mondaye,  
Secrétaire général du Colloque ..... 5

I<sup>re</sup> Partie : CONFÉRENCES ET « REFLETS » :

1. Le problème sociologique des marginaux, par  
le P. Emile PIN, s.j., Professeur à l'Université  
Pontificale Grégorienne de Rome ..... 8

Reflets de la première journée du Colloque,  
par le Secrétariat général ..... 19

2. Aspects métaphysiques et anthropologiques de  
la crise de foi actuelle, par le Prof. Dr. Geor-  
ges SCHERER ..... 24

Reflets de la deuxième journée du Colloque,  
par le Secrétariat général ..... 34

3. Théologie et Pastorale des marginaux, par le  
Prof. Dr. BRUNO DREHER ..... 37

Reflets de la troisième journée du Colloque,  
par le Secrétariat général ..... 49

II<sup>e</sup> Partie : COMMUNICATIONS :

1. La « Offene Tür », Relation d'une expérience  
allemande auprès des marginaux, par le  
P. HIERONYMI, curé à Cologne, Allemagne .... 51

2. Enquête socio-religieuse sur les marginaux  
dans le bassin de Seraing par le P. Vanbergen,  
curé à Seraing (Belgique) ..... 54

3. Baptême des enfants et catéchèse des parents,  
par le P. REMOND, curé à Toulouse ( France) ..... 60

4. Situation religieuse dans un quartier ouvrier  
en Espagne : Les non-intégrés, par un groupe  
de prêtres espagnols ..... 68

5. Réponse à trois questions du questionnaire  
pastoral, par Mgr MAZZOLI, curé à Bologne,  
Italie ..... 74

6. La situation en Hollande, par le P. VAN BEN-  
THEM, curé à Kloster-Witten, Hollande ..... 79

7. Marginalité et œcuménisme, par le P. BUTTY,  
curé à Lausanne, Suisse ..... 82

8. Vers une pastorale missionnaire de secteur,  
par le P. DELOR, curé à Jumet, Belgique .... 85

9. Nécessité d'une ouverture missionnaire de la  
paroisse en Espagne, par le P. CHAO REGO,  
curé à El Ferrol del Caudillo, Espagne ..... 88

Allocution du Chanoine CONNAN, curé de Saint-Jean  
de Montmartre à Paris ..... 94

## Note liminaire

Le 3<sup>e</sup> Colloque européen des Paroisses s'est tenu à Cologne, les 19-23 juillet 1965 (1).

Son Eminence le Cardinal Frings, archevêque de Cologne, avait bien voulu accepter d'accueillir les participants dans son archidiocèse et de présider la séance d'ouverture de cette session. Il avait aussi mis à la disposition des organisateurs les services du Vicariat général et de la Seelsorge-Institut de Cologne pour toute la préparation matérielle du Colloque. Grâce au dévouement et à la bienveillance de Mgr Alfes, tout avait été prévu pour recevoir, dans les meilleures conditions, les hôtes nombreux qui ont participé à ces journées de travail pastoral.

Les curés allemands étaient les plus nombreux (plus de 70) et presque tous les diocèses de la République fédérale étaient représentés à Cologne. Plusieurs curés de la ville ont reçu les congressistes dans leurs paroisses pour des rencontres et des échanges de vues avec les groupes de laïcs allemands et les directeurs des œuvres paroissiales.

Le groupe le plus important, après les Allemands, était celui des curés espagnols, venus au nombre de 30. La France comptait 25 participants, la Hollande 14, la Belgique 10, l'Italie 7, la Suisse et l'Autriche 5, les pays scandinaves 2.

L'ouverture du Colloque eut lieu en fin de journée le 19 juillet, en présence de S.E. le Cardinal Frings. Le Secrétaire général, le T.R. Père Dupont, abbé de Mondaye, y prononça l'allocution qui figure en tête des textes qui suivent.

Le mardi 20, le P. Pin, s.j., professeur à l'Université

(1) Pour la préparation de cette session, cf. *Paroisse et Mission*, 23, pp. 39-86.

Grégorienne de Rome, donna un exposé de sociologie religieuse, qui fut ensuite discuté en carrefours par les divers groupes linguistiques. Les rapporteurs des carrefours firent ensuite la synthèse de ces discussions en séance plénière devant le conférencier.

Deux exposés d'expériences pastorales auprès des marginaux furent présentés ensuite par le P. Hieronymi, curé à Cologne et par le P. Vanbergen, curé à Seraing.

Le mercredi 21 on suivit le même rythme. Le Prof. G. Scherer donna une conférence magistrale d'anthropologie religieuse, qui fut discutée en carrefours. Puis deux exposés d'expériences pastorales furent présentés, l'un par le P. Rémond, curé à Toulouse, l'autre, par un vicaire de paroisse espagnol.

Le jeudi 22 était réservé à la théologie pastorale, au sujet de laquelle un exposé inaugural fut donné par le Dr. B. Dreher. Les exposés que l'on entendit ensuite avaient été préparés par Mgr. Mazzoli, curé à Bologne, par le P. Van Benthem, curé à Kloster Witten et par le P. Butty, curé à Lausanne.

Dans la soirée du 12, le P. Connan, responsable national pour la France, exprimait, au nom de tous les participants, les remerciements et les vœux que l'on lira dans l'allocution qui suit les divers textes ci-après.

Chaque soir l'équipe des « periti » se réunissait avec le Secrétaire général pour faire le point de la journée et s'efforçait de refléter et de synthétiser au mieux les nombreux échanges et conférences de la journée. Il en est résulté trois mises au point consécutives qui — sous le nom modeste de « reflats » — marquèrent la progression du travail collectif et sont les conclusions du Colloque.

Pour sa clôture, une messe fut concélébrée autour de S. Exc. Mgr Cleven, évêque auxiliaire de Cologne, par des représentants de chacun des pays membres, à la Cathédrale le vendredi 23. Elle était suivie d'une visite et d'une invitation à déjeuner au Bundeshaus de Bonn, et tous ceux qui le pouvaient ont ensuite participé à une excursion à Maria-Laach.

La Rédaction.

## ALLOCUTION DU T.R. PÈRE DUPONT

*Secrétaire général du Colloque*

*L'Europe des paroisses, après bien d'autres formes de l'Europe, est une réalité qui se fait chaque jour en Notre Seigneur Jésus-Christ. Notre joie et notre devoir, nous qui sommes rassemblés ici au nom de neuf pays d'Europe, est de croire que cette unité est possible et de vouloir la faire croître.*

*C'est la troisième fois, depuis quatre ans, que nous nous retrouvons. Après de modestes débuts à Saint Séverin de Paris et à l'abbaye de Mondaye près de Lillers, les trois principales étapes de ce Colloque ont des noms prestigieux : Lausanne, Vienne, Cologne.*

*Mais plus encore que ce passé commun, nous avons comme raison de nous rassembler une charge pastorale commune dans l'Eglise de Dieu. Nos évêques, réunis pour la troisième session de Vatican II, vont nous ouvrir plus large encore la porte de la haute mer de ce monde que Dieu est venu sauver. Nous avons les yeux tournés vers tous ces fils de Dieu, que le Christ veut rassembler et, parmi eux, vers ces chrétiens marginaux qui sont une de nos hantises quotidiennes.*

*Les marginaux ! tous ces hommes et toutes ces femmes, qui ont un pied dans l'Eglise et un pied dans l'athéisme ! Nous les voyons souvent, mais au fond nous les connaissons mal et cela est réciproque. A leur service nous voulons travailler ensemble au cours de ces quatre journées. Selon quelle méthode et dans quel esprit ?*

*Multiplier les contacts entre les expériences pastorales variées a été le propos essentiel des organisateurs de ce Colloque : Conseil des curés, Secrétariat international, Comité d'accueil de Cologne.*

*Composé d'un curé responsable par nation et coordonné par le secrétaire votre serviteur, le Conseil des curés s'est réuni à deux reprises, en 1963 et en 1964 et cet après-midi encore. C'est lui qui est l'instance supérieure de notre assemblée. Chaque soir il fera le point de nos débats et chaque matinée sera présidée par l'un de ses membres. Nous souhaitons vivement qu'ainsi chacun de vous se sente partie prenante de ce Colloque et que l'aspect pastoral en soit bien le caractère dominant.*

*Multiplier les contacts a été également le souci de l'admirable équipe de l'archevêché de Cologne qui nous accueille aujourd'hui, sous la direction de Mgr Alfes et de ses collaborateurs, que Son Eminence le Cardinal Frings a bien voulu nommer. Cette équipe a voulu que ces contacts soient de deux types : le matin étant prévu pour les contacts collectifs et de groupe, l'après-midi et le soir pour les multiples rencontres individuelles. Dès maintenant je me permets de souligner l'intérêt de multiplier les rencontres de l'après-midi, à l'occasion des transports et des visites.*

*Une équipe de periti travaille depuis deux ans le sujet qui nous rassemble. Composée des trois conférenciers principaux, le Père Pin, le Professeur Scherer et le Docteur Dreher, elle a été animée par le Chanoine Bournique et coordonnée par le Père Bourdeau, malheureusement absent. Elle se réunira chaque jour et s'efforcera d'exprimer tout ce qui ressortira de nos échanges. Mais aussi elle travaillera « sur le tas », mêlée à nos carrefours et réunions.*

*Quant à l'esprit qui nous anime, est-il présomptueux d'oser dire que nous croyons travailler dans l'Esprit Saint ? Si minutieuse a pu être la préparation, elle sera toujours insuffisante. Il serait vain de préjuger de l'issue et de la portée de ces journées amicales entre*

*pasteurs. Nous croyons au Saint Esprit, qui est l'âme de toute l'Eglise et de tout rassemblement authentique dans l'Eglise. Le Saint Esprit, c'est l'Esprit du dialogue d'amour qui fait en Dieu l'unité et le dynamisme vital. C'est l'Esprit qui nous donnera d'offrir aux autres nos expériences, mais surtout de savoir les écouter. L'Esprit est à l'œuvre dans chacune de nos paroisses, notre effort sera de bien l'entendre.*

*Voulez-vous me permettre, pour terminer, un souvenir personnel. Au moment où je préparais ce petit mot d'accueil, je me trouvais dans un de ces paisibles cimetières militaires que les combats de Normandie ont laissés près de notre abbaye, et c'était le jour de la fête de Saint Norbert.*

*Tout en révisant mon papier, j'évoquais ce fils de la Rhénanie, ce familier de l'archevêque de Cologne, Norbert, le fondateur de Prémontré, un grand européen, un de ces faiseurs de l'Europe spirituelle, dont l'esprit vibre dans cette région. Puis je parcourai ce cimetière. Sur un tapis de pelouses verdoyantes, des pierres blanches semées de roses égrenaient des noms. A ma surprise, voilà que se mêlaient sous mes yeux les noms de soldats amis et ennemis, confondus maintenant dans la paix du Seigneur. Pax Christi. C'était toute la mystique de ce Colloque.*

## LE PROBLÈME SOCIOLOGIQUE DES MARGINAUX

par le P. Émile PIN, s.j.

Dans son activité pastorale, le prêtre catholique se trouve périodiquement en rapport avec des baptisés qui recourent à son ministère pour certains actes du culte, mais négligent habituellement d'importants préceptes positifs de l'Eglise, et cela — semble-t-il — sans en éprouver aucun remords de conscience.

Dans cet exposé, sans entrer dans des discussions de vocabulaire, nous appellerons marginaux des baptisés qui font des recours périodiques aux services de l'Eglise, mais ne manifestent pas la volonté de se soumettre régulièrement à ses préceptes positifs. Nous ne parlerons donc pas des non-baptisés, ni des baptisés qui ont rompu tout lien avec l'Eglise. Nous ne parlerons pas non plus des fidèles, coupables de manquements mais qui sont conscients de ces manquements et — selon le commandement de l'Eglise — se confessent régulièrement de leurs fautes, semblent en éprouver un intime regret et manifestent la volonté d'être plus fidèles à l'avenir.

Il s'agit donc d'entrer dans l'âme de ce baptisé qui entretient avec l'Eglise un rapport que celle-ci juge insatisfaisant, mais n'a pas rompu avec elle. Pourquoi ce lien, et pourquoi cette infidélité ?

La plupart des études de pratique religieuse se contentent de répartir les baptisés en quelques catégories selon le critère de leurs comportements rituels observables. Nous connaissons par exemple la typologie de Gabriel Le Bras, largement diffusée même hors de France : les détachés, les conformistes saisonniers, les pratiquants ou messalisants, les dévôts. Ces typologies

sont très utiles. Elles correspondent sans aucun doute à des réalités sociales et psychologiques. Mais elles demandent à être complétées. Chaque catégorie mérite d'être subdivisée en plusieurs sous-types et pour cela d'être systématiquement analysée. C'est le cas notamment de la catégorie des « conformistes saisonniers », laquelle recouvre assez bien celle des marginaux qui nous intéressent aujourd'hui.

Est-il possible de répartir ces marginaux en plusieurs sous-catégories ? Sans aucun doute, mais cela supposerait des investigations empiriques qui à date n'existent pas. Pour qu'elles soient possibles il faudrait que nous ayons des instruments d'analyses, des critères d'identification et de différenciation. C'est ce que je me propose de présenter ici aujourd'hui.

Cet exposé comportera deux parties : dans une première partie nous étudierons ce qui est commun à tous les marginaux, puis dans la deuxième partie, nous proposerons des critères qui permettent de les différencier.

Les éléments communs semblent être deux :

1. la participation à des actes du culte selon un choix et un rythme qui ne sont pas celui des préceptes officiels de l'Eglise, mais

2. selon des normes qui sont en vigueur dans la culture locale ou nationale.

Les éléments variables sont au nombre de quatre :

1. Le contenu des coutumes,
2. Les croyances,
3. Les motivations individuelles,
4. L'attitude vis-à-vis de l'Eglise.

## 1<sup>re</sup> PARTIE - LES ÉLÉMENTS COMMUNS

### 1. - La participation à des actes du culte.

Nous ne considérons ici que des baptisés qui en outre recourent à l'Eglise au moins quelques fois dans leur

Ecartons d'abord l'idée d'une simple défaillance individuelle de quelqu'un qui connaîtrait bien son devoir mais y est infidèle. Une telle défaillance ne peut expliquer le caractère massif du phénomène, ni les régularités que l'on trouve dans l'irrégularité même. Par ailleurs, sauf cas exceptionnels (eux-mêmes marginaux par rapport au phénomène étudié) il ne semble pas que cette pratique, que le langage ecclésiastique appelle irrégulière, apparaisse toujours comme telle à la masse de la population marginale. Il convient ici probablement de faire des distinctions. Certes, lorsque le marginal s'entretient avec le curé, il pourra s'efforcer de présenter quelques excuses à son absentéisme ; mais il est probable que son remords n'ira pas au-delà du temps accordé à cet entretien et s'évanouira aussitôt qu'il se retrouvera dans son milieu habituel.

Parmi les marginaux, on trouverait aussi probablement des individus qui pratiquent régulièrement lorsqu'ils se trouvent immergés en milieu pratiquant, mais qui s'abstiennent dès que la coutume est plus sécularisée, par exemple au sein des grandes villes.

En tout cas dans les catégories de marginaux, on ne saurait inclure des pratiquants réguliers, c'est-à-dire ceux qui prennent au sérieux le précepte festif et les autres obligations graves de l'Eglise. Pouvons-nous compter parmi eux ceux qui manquent souvent la messe et n'y assistent qu'une ou deux fois par mois ? Il est difficile de répondre à ce stade de notre analyse ; nous y reviendrons plus bas.

### 2. - Soumission à la coutume locale.

Le problème qui se pose alors est celui du pourquoi de cette participation et de cette limitation.

On ne peut évidemment les mettre au compte de l'obéissance aux normes de l'Eglise qui demande beaucoup plus. N'est-ce pas que cette participation limitée pro-

compte d'actes de dévotion posés par les marginaux lorsqu'ils en sentent le besoin. Nous reviendrons plus bas sur ce point. Mais d'où vient la relative régularité des observances des marginaux ? Une seule explication est possible : la coutume, coutume locale ou nationale, peu importe ici. Il est vrai que la coutume ne pourrait pas imposer des pratiques religieuses si celles-ci en quelque façon ne pouvaient être intériorisées et donc ne correspondaient à quelque attente de la part des individus. Mais elles seules donnent à ces besoins individuels une réponse institutionnalisée qui explique le caractère relativement stable de la pratique des marginaux.

Pour comprendre ce phénomène de la présence sélective de pratiques religieuses catholiques dans le tissu des coutumes, il faut remonter un peu dans le temps, à l'époque, disons, de la chrétienté.

La chrétienté est une période de l'histoire où une solide unité de la société civile et de la société religieuse était à la fois cause et effet d'une union intime de la culture et des préceptes religieux. La société est alors traditionnelle et largement dominée par l'activité rurale. Deux raisons pour lesquelles elle a besoin d'intégrer des éléments religieux : réponse aux interrogations cosmologiques de l'homme rural et fonction de permanence des institutions dont ils sont la clé de voûte. L'Église est alors conçue comme partie de la société civile et doit donc se soumettre comme toutes les autres entités sociales et comme tous les individus aux coutumes, que celles-ci soient religieuses ou civiles. L'organisation religieuse n'est pas conçue comme ayant un fondement propre, sur la base duquel elle pourrait juger, condamner, décréter. Si elle juge, condamne, décrète c'est sur la base de la coutume plus que sur un droit propre — du moins au niveau inférieur de la paroisse et de la communauté locale.

Cette utilisation culturelle de la religion peut facilement se résoudre aux avantages de la culture, c'est-à-dire que celle-ci emprunte à la religion des éléments qui sont pour elle les plus fonctionnels, et laisse les autres de côté. C'est dire qu'elle filtre, interprète, redéfinit. Cette

interprétation, cette redéfinition culturelle de la religion conduit souvent à ce que les spécialistes de la religion peuvent appeler une déformation des valeurs religieuses essentielles. Mais le sujet lui-même, dirigé par la tradition, non seulement ne saisit pas cette déformation mais il ne comprend pas le discours de qui la dénonce. Son appartenance ne le réfère pas à une société religieuse — paroisse ou église — clairement distinguée de la société civile. La société à laquelle il appartient c'est la société globale, à laquelle est intégrée une organisation religieuse.

La fidélité du passé est donc déjà une fidélité *sélective*, d'une manière plus dissimulée mais qu'un peu d'attention suffit à déceler. La sélection porte sur la plupart des éléments : sur la hiérarchie des personnages sacrés, sur la hiérarchie des croyances, sur la hiérarchie des fêtes, sur la hiérarchie des rites, sur la hiérarchie des motivations. En tout cela non seulement les individus ont des conceptions et des attitudes particulières — ce qui serait normal au sein d'une religion qui veut transformer l'homme et suppose donc qu'au point de départ il ne soit pas encore conforme au modèle — mais la culture elle-même a fini par rendre acceptable des modèles formellement déviants. Evidemment la déviance de la coutume varie beaucoup suivant les pays et les régions. En certaines provinces rurales la coutume par exemple autorise les hommes à n'assister à la messe qu'aux principales fêtes. En d'autres pays, aucun homme n'oserait communier hors la période pascalle. La coutume l'interdit. Mais elle l'oblige à faire ses pâques ou à assister à de nombreuses processions annuelles.

Si nous nous rendions en Amérique latine, nous trouverions dans les coutumes bien d'autres manières de dévier par rapport aux normes officielles de l'Église. Par exemple, l'étroite association qui s'est créée en diverses régions « indiennes » entre les fêtes religieuses et les excès de boisson, au point que les prêtres qui veulent s'opposer à l'ivrognerie festive se voient chasser du pays comme protestants.

La coutume donc peut autoriser des modèles plus ou



moins déviants par rapport à la norme officielle de l'Eglise. Le degré de déviation dépendra probablement du nombre de prêtres et du degré d'instruction de la population baptisée. Mais ce qui importe ici n'est peut-être pas le degré de déviation manifesté par la coutume. Ce qui est peut-être plus important c'est que dans tous ces cas les motifs des pratiques religieuses — c'est du moins notre hypothèse — prennent appui dans la coutume et non pas dans un sentiment d'appartenance à l'Eglise conçue comme une société distincte, capable de promulguer des normes et de les imposer à ses membres. Pour qu'il en soit ainsi il aurait fallu que l'Eglise réussit à créer en ses membres un sentiment d'appartenance spécifique. Mais étant donné que la coutume suffisait à maintenir un nombre jugé satisfaisant de pratiques religieuses, étant donné que dans le passé a prévalu en de nombreux pays la conception d'une intime union entre religion et culture, entre société et Eglise, peu d'efforts ont été faits pour développer le sens de l'appartenance spécifique à l'Eglise, laquelle plutôt qu'une société, répétons-le, s'est présentée pendant des siècles et se présente encore aujourd'hui souvent, comme l'organisation du culte : dans le langage courant l'Eglise n'est composée que du pape, des évêques et des prêtres.

Tant qu'elle pouvait compter sur les sociétés naturelles et civiles et sur les coutumes qui s'y établissaient, l'Eglise ne s'est donc pas préoccupée outre mesure de l'observance imparfaite des masses baptisées. Mais l'inquiétude va naître avec la sécularisation de la société.

La société en s'industrialisant et en se technicisant est devenue plus séculière. Dans la mesure où l'homme s'est rendu maître de la nature, il a éliminé de sa vie quotidienne de nombreux recours au surnaturel devenus, pense-t-il, inutiles. Cependant certains phénomènes restent non contrôlés par la technique. Les phénomènes bio-

dardisé. La fête du printemps, celle de l'automne associée à la mort, celle de Noël, associée au renouveau de l'année.

Pour ces événements et ces dates la coutume invite encore à quelques consécration rituelles qui leur donnent un caractère festif, grâce auquel tous les hommes de la civilisation industrielle, au-delà de la spécialisation, communient dans une même allégresse ou une même peine.

La plupart de nos marginaux sont donc des individus qui en continuité avec leurs ancêtres, observateurs de coutumes plus imprégnées de religion, se rendent à l'église lorsque la coutume de la société partiellement sécularisée les invite encore à consacrer par une fête quelque événement d'importance sociale. Il n'y a point rupture avec le passé, il y a continuité, même si le rythme des activités religieuses coutumières s'est ralenti.

Concluons cette première partie. Les marginaux ont en commun deux caractéristiques : ce sont des observants irréguliers des pratiques religieuses que l'Eglise impose à ses fidèles, mais ce sont des observants réguliers des modèles coutumiers qui, dans la société sécularisée, impliquent encore un certain nombre d'activités rituelles.

## 2<sup>e</sup> PARTIE - LES DIFFÉRENCES

Au-delà de ces ressemblances, bien des différences se font jour entre les marginaux :

1. Différences dans le contenu des coutumes,
2. Différences dans les croyances,
3. Différences dans les motivations religieuses,
4. Différences dans les attitudes vis-à-vis de l'Eglise.

### 1. - Différences dans les coutumes.

Dire que le marginal observe les coutumes ne fournit

s'efforcent de délimiter les contours géographiques des coutumes. Elles suivent leur évolution, leur naissance, leur affermissement, leur mort en chaque lieu. De très nombreux facteurs doivent être introduits dans l'analyse pour comprendre les permanences, les ressemblances et les divergences. Que la coutume ait aussi un contenu différencié selon les âges, nous ne le savons que trop. Mais peut-être faut-il aussi que nous cessions de parler de décrochage ou d'abandon de la part des jeunes. Il s'agit tout autant d'une fidélité de leur part que d'un lâchage. En cela ils sont très exactement des marginaux. Fidèles à la coutume, infidèles à l'Eglise. Enfin les classes sociales se distinguent elles aussi selon les coutumes religieuses. Certes, les différences de comportement religieux entre les membres des classes sociales ne peuvent pas toutes s'expliquer par les variations de la coutume. Nous avons tenté d'expliquer ailleurs que les classes sociales, en tant que catégories logiques, regroupent des individus dont les motivations primaires peuvent être assez diverses. Mais ces motivations primaires peuvent être la base sur laquelle se construit une coutume qui vient consolider ce que l'homme individuel spontanément recherche.

## 2. - Différences dans les croyances.

La plupart des marginaux se disent croyants. Cependant combien de variétés dans les croyances ! On trouve des marginaux qui croient en Jésus-Christ et même en la mission divine de l'Eglise, tout en lui refusant peut-être le droit de formuler des prescriptions rituelles positives allant au-delà ou plutôt à côté de ce que le Seigneur semble exiger. Ces marginaux seraient ainsi des protestants qui s'ignorent. A l'extrême opposé on trouverait sans aucun doute les marginaux athés qui se soumettent à la coutume de leur famille, de leur milieu social, de leur village. Entre ces deux extrêmes se situent tous ceux qui croient en l'existence d'un dieu créateur, mais ne croient pas en la divinité de Jésus-Christ ou en la mission de l'Eglise.

C'est dire aussi que dans une pastorale des marginaux

on ne peut pas s'appuyer sur un fond de croyance commune.

## 3. - Diversité des motivations religieuses.

Diverses aussi sont les motivations religieuses primaires qui pourraient animer les marginaux. On pourrait parler également, comme nous l'avons fait en 1956, de diverses approches de la religion.

En simplifiant beaucoup, on pourrait dire que le prolétaire industriel attend de la religion un renouveau de la société, que l'individu des classes moyennes y cherche une force capable de recréer la communauté, que le bourgeois traditionnel lui demande de procurer le salut après la mort, tandis que le technicien moderne y cherche une justification et une extrapolation de son effort de création. Bien d'autres motivations primaires pourraient probablement être rencontrées, comme celle qui fait rechercher dans la religion une source de paix et d'intégration psychologique.

Ces motivations sont souvent à peine conscientes et seraient insuffisantes pour conduire l'homme à des comportements rituels ou encore seraient des motivations conscientes mais qui ne trouveraient pas leur contrepartie dans ce que l'homme connaît ou croit connaître de l'Eglise catholique. Il y aurait ainsi désaccord entre le sujet, l'homme tel que Dieu l'a créé et qui se différencie dans la société contemporaine, qui resterait en tout état de cause capable de vie religieuse et un objet, les différentes confessions religieuses existantes dans la société où il vit, qui ne lui apporterait pas une réponse jugée par lui satisfaisante. Le degré divers d'accord ou de désaccord expliquerait ainsi que le nombre de marginaux est variable selon les classes sociales.

## 4. - Diversité des attitudes vis-à-vis de l'Eglise.

L'attitude du marginal vis-à-vis de l'Eglise n'est jamais bien sûr une attitude de pleine appartenance et d'identification laquelle conduirait à la fidélité dans l'observation des commandements de l'Eglise. Mais cela dit,

tous les degrés de proximité et d'hostilité sont compatibles avec la marginalité. C'est une erreur fréquente de lier ensemble le degré de pratique et l'attachement à l'Eglise. Si cette pratique repose sur la coutume locale, elle est compatible avec l'anti-cléricalisme — compatibilité prouvée par des siècles d'histoire — tout de même que l'absence totale de pratique religieuse peut s'allier à une attitude bienveillante vis-à-vis de l'Eglise, dont on apprécie le rôle civilisateur et pacificateur. L'attitude d'hostilité vis-à-vis de l'Eglise parmi les marginaux peut naître aisément d'un malentendu profond qui préside au dialogue entre les prêtres et le marginal.

Dans le passé il n'était pas rare de rencontrer des prêtres qui eux-mêmes étaient plus sujets de la coutume locale que de l'organisation ecclésiastique. Leur condescendance consciente ou le plus souvent inconsciente à l'égard de la coutume leur valait l'amitié des populations. Mais une meilleure formation pastorale, le renouveau du sens de l'Eglise, la perception renouvelée de la transcendance de la parole de Dieu, ont ramené chez de nombreux prêtres la conception que ce n'est pas le rôle de l'Eglise de consacrer les actes de la vie sociale, mais qu'elle doit plutôt les transformer, y introduire un ferment nouveau et que cela implique, vis-à-vis des fidèles, un minimum d'exigence de foi et de sens de l'Eglise. Lorsque le prêtre s'adresse aux pratiquants fidèles, il est déjà difficile parfois de faire admettre ces exigences. Ces fidèles du moins sont préparés à les comprendre dans la mesure même de leur fidélité et de leur sens d'appartenir au corps social de l'Eglise. Mais lorsque l'Eglise s'adresse à des marginaux, dont le motif de pratiquer sporadiquement repose uniquement sur la coutume, son langage exigeant est incompris. Cette incompréhension est d'autant plus grande que les exigences varient selon les paroisses ou les diocèses. Une des conditions principales pour organiser une pastorale des marginaux est d'abord de se mettre d'accord sur ce que l'on doit exiger de chacun d'entre eux.

Les points principaux qui me semblent permettre de différencier les marginaux sont donc :

1. Les différences dans le contenu religieux des coutumes,
2. Les différences dans les croyances,
3. Les différences dans les motivations religieuses et dans les approches psychologiques de la religion, et
4. Les différences dans les attitudes vis-à-vis de l'Eglise.

Comment en fait les marginaux se répartissent selon ces différents critères est une question de fait qu'il faut étudier par des enquêtes précises. Mais ce qui me paraît le plus important à vérifier, c'est l'hypothèse de base que nous avons présentée : le marginal est un chrétien culturel. Le chrétien culturel pendant des siècles, grâce à l'union de la culture et de la religion chrétienne, de l'Eglise et de la société civile a été un chrétien pratiquant relativement fidèle. La rupture partielle de la culture et de la religion, c'est-à-dire le caractère marginal assumé par l'Eglise au sein de la société contemporaine, fait qu'à son tour ceux qui se soumettent à la coutume sont, par rapport à l'Eglise, des marginaux. Vous me permettrez de terminer cet exposé analytique par une interrogation de type pastoral : dans quel sens convient-il d'orienter l'action pastorale pour une réintégration des marginaux ? Deux voies me semblent s'ouvrir : celle par laquelle nous tenterions de réunir de nouveau la culture et la religion, de telle sorte que la soumission à la coutume entraîne de nouveau une observance fidèle aux normes de l'Eglise. Mais peut-être une autre voie est-elle possible, celle par laquelle on s'efforceraient d'utiliser toutes les cérémonies par lesquelles le marginal est encore en contact avec l'Eglise, non pas pour répondre simplement à ses besoins, pour lui permettre de se soumettre à la coutume, mais pour lui offrir la possibilité d'entrer dans l'Eglise, d'en devenir un membre non pas seulement juridiquement, mais de cœur et d'action. Evidemment, cette deuxième voie suppose que nous concevions l'Eglise comme une société distincte, ayant un fondement original ; non pas celui des intérêts naturels, fussent-ils religieux, mais celui de la foi en Jésus-Christ et en la mission divine de son Eglise.

# REFLETS DE LA PREMIÈRE JOURNÉE DU COLLOQUE

par le Secrétariat général

## I. - MISE AU POINT SOCIOLOGIQUE

### A. - Typologie des baptisés infidèles.

1. Il y a d'abord les athées théoriques, qui même s'ils sont baptisés n'ont pas la foi et ne reconnaissent même pas l'existence de Dieu. Cela ne les empêche pas toujours de participer activement ou passivement à quelques cérémonies de l'Eglise, à l'occasion d'événements familiaux. Ils peuvent apprécier les services que l'Eglise rend ainsi à la famille et à la société : ils solennisent et consacrent des événements qui par eux-mêmes n'attireraient pas toute l'attention socialement souhaitable.

2. Il y a ensuite les athées pratiques, qui sans nier la possibilité de l'existence de Dieu, ne s'en souviennent guère dans la vie courante. Ils sont totalement indifférents à ce que peut faire et dire l'Eglise reléguée parmi les fanfreluches du grenier. Dieu, s'il existe, ne saurait exiger de ses créatures tout le salbalas de pratiques, simagrées, mises en scène, charabia, que l'on trouve dans les églises catholiques. On pourra rencontrer chez eux, vis-à-vis de l'Eglise et des prêtres, les mêmes attitudes que dans le cas précédent, avec une légère agressivité

parfois, qui vient de l'hésitation au sujet de l'existence de Dieu.

3. Viennent ensuite les catholiques détachés. Croyant en Dieu, ils ne pratiquent pas les rites de l'Eglise catholique. Parmi eux, deux sous-types, l'indifférent, pour qui les rites de l'Eglise catholique et son enseignement ne présentent pas d'intérêt pratique, l'hostile, qui refuse positivement l'appartenance à l'Eglise, pour diverses raisons parmi lesquelles on trouve fréquemment le reproche adressé aux pratiquants : « Ils ne sont pas meilleurs que les autres ».

4. Viennent enfin ceux qu'on peut appeler les catholiques marginaux. On entend par marginal : un individu qui appartient à deux sociétés ou du moins à deux cultures différentes, dont les valeurs et les normes sont en conflit et qui reflètent consciemment ou non dans sa personne, les conflits entre ces deux sociétés ou cultures. Selon qu'ils sont conscients ou non, les marginaux se décomposent en :

- catholiques culturels,
- catholiques marginaux au sens strict.

a) Les catholiques culturels sont ceux qui s'adonnent sincèrement à des pratiques religieuses catholiques, mais dont les activités religieuses sont motivées par la culture de la nation, de la province ou de la commune dont ils sont membres. Dans une société dont la culture n'est pas entièrement pénétrée par les normes de l'Eglise catholique, ces catholiques culturels sont marginaux, par rapport aux exigences de l'Eglise.

b) Le catholique marginal au sens strict du terme est un catholique partagé entre deux fidélités, hésitant entre deux systèmes de valeurs : celui de l'Eglise d'une part et celui d'un autre groupe qui peut être la nation, en cas d'unanimité culturelle, ou une ethnie particulière ou encore une classe sociale, en cas de pluralisme culturel. Le système opposé à l'Eglise peut être athée théoriquement ou pratiquement, il peut être aussi une culture à éléments religieux ou encore une culture laïcisée, mais née d'exigences chrétiennes. Le marginal au sens strict ressent un conflit que les types précédents ne connais-

sent pas. Il hésite, il se soumet, en partie ou à certains moments, au contrôle de l'Eglise, puis y échappe pour se soumettre au contrôle de son système de valeurs. Psychologiquement l'Eglise n'est pas pour le marginal, comme elle l'était pour les types antérieurs, une simple organisation au sein de la société globale. Le marginal au sens strict reconnaît à l'Eglise une certaine existence indépendante, un certain droit à formuler des exigences propres.

**B. - Que veut dire l'expression : l'Eglise est marginale au sein de la culture ?**

Au sein de chaque culture, on peut distinguer des couches successives de coutumes, les unes plus anciennes (les traditions), les autres plus récentes, des secteurs plus ou moins importants aux yeux des citoyens. Les sociologues parlent de secteurs-clefs et de secteurs secondaires. Il se peut ainsi que, dans une culture donnée, la religion soit considérée comme un secteur secondaire. Tout en continuant à recourir à l'organisation religieuse, les hommes de cette culture peuvent voir dans ces recours et dans cette organisation, des activités et un secteur secondaire de l'existence sociale. La religion devient ainsi périphérique par rapport aux secteurs centraux de la culture.

Avons-nous raison toutefois de parler purement et simplement de « la » religion ? N'y a-t-il pas divers types de religiosité ? et le délaissement relatif de la religion n'est-il pas dû à ce que les hommes ont devant les yeux un type de religion qui ne leur paraît pas répondre aux problèmes de leur société ?

Pourquoi ont-ils devant les yeux ce modèle défavorable de la religion ?

a) Cela peut tenir au type de religiosité en vigueur

b) Cela peut venir aussi de ce que l'organisation religieuse conçoit sa tâche essentiellement comme une réponse à ses besoins sacrés traditionnels et n'est pas soucieuse d'animer les secteurs les plus récents et les plus centraux de la culture.

En ce sens, une pastorale qui s'efforcerait avant tout de répondre aux besoins religieux existant chez les marginaux culturels, ne ferait qu'élargir le fossé entre l'Eglise et les secteurs les plus valorisés de la culture. Nous sommes bien en face d'un phénomène de marginalité. Une telle pastorale d'une part entretient la tranquillité du chrétien culturel (lequel a classé la religion dans un secteur relativement secondaire de son existence) et, d'autre part, suscite l'angoisse du marginal au sens strict de celui qui veut appartenir à l'Eglise, mais appartient aussi à une culture dont il apprécie les valeurs (lesquelles lui apparaissent souvent comme nées du Christianisme).

Il semble que l'attitude par laquelle l'Eglise se recentrera autour des valeurs supérieures de la culture, sera à la fois le salut du chrétien culturel et du marginal au sens strict. Elle permettra à ce dernier de s'unifier et elle réveillera le premier de sa fausse torpeur : elle brisera l'idée d'une religion quelque peu mythique. Cette transformation est peut-être née d'une volonté d'efficacité et de réintégration au sein de la culture. Elle a peut-être aussi un autre fondement : le Christianisme n'est pas une simple réponse aux besoins religieux spontanés, il n'est pas une simple consécration des valeurs centrales de la culture, il est proclamation, au centre même de la culture, du message nouveau et original de Jésus-Christ. De telle sorte que les membres de l'Eglise, tout en appartenant à la culture et en parlant son langage le plus contemporain, sont aussi les membres d'une société distincte, à laquelle

## II. - INDICATIONS PASTORALES

1. Si les marginaux méconnaissent l'Église, à l'inverse il faut reconnaître que les communautés d'Église, dans leurs prêtres et leurs fidèles pratiquants, vivent en marge de l'univers contemporain.

Il faut instaurer un dialogue entre nos communautés et l'univers contemporain, dans un esprit œcuménique. Il s'agit en particulier d'éduquer les chrétiens à rechercher ce qui est le plus central dans la culture de leur environnement.

S'il est difficile et inopportun, dans la plupart des cas, de faire fond, comme en période de chrétienté, sur l'unité de la culture et de la religion, nous avons néanmoins à prendre place dans la culture contemporaine, d'autant plus qu'au moins partiellement cette culture est issue de l'Évangile. C'est ainsi que nous pourrions la faire évoluer et affirmer ce qui est spécifiquement chrétien.

2. Si les marginaux ramènent la foi chrétienne à des coutumes religieuses, nous avons cependant à considérer avec attention ces coutumes, à les ausculter pour discerner leur sens. Elles peuvent fournir un contact et un point de départ.

Les actes sacramentaux doivent être valorisés, à condition que nous engagions les marginaux dans une évolution qui leur fasse dépasser le simple sens du sacré, pour les conduire à la rencontre avec Dieu, à la découverte de l'Église et à l'insertion dans la communauté.

3. Si c'est un point essentiel de la mentalité des marginaux de ne pas avoir conscience d'appartenir à la communauté de l'Église, les marginaux ne peuvent acquérir ce sens que si nous les aidons à jouer un rôle à leur mesure dans la communauté et si nous savons créer des structures aptes à les accueillir, en leur offrant des possibilités d'action.

## ASPECTS MÉTAPHYSIQUES ET ANTHROPOLOGIQUES DE LA CRISE DE FOI ACTUELLE

par le Prof. Dr. G. SCHERER

L'origine de la crise de foi actuelle se décèle dans le fait même de croire que, comme Karl Rahner l'a exprimé récemment : « la foi en soi, l'aptitude à réaliser une conviction claire globale exigeante » est en péril. Il ne s'agit pas seulement d'articles de foi isolés, de certaines difficultés intellectuelles, de l'inadaptation de l'Église au monde moderne, de la conception surannée du monde qui a donné à notre foi son langage, de positions dépassées de la morale (comme par exemple la morale du mariage). Certes tout cela n'est pas sans importance et quiconque s'adresse à un monde très éloigné de l'Église doit en mesurer très exactement la portée.

Mais l'origine de ce fossé entre l'Église et le monde, les raisons pour lesquelles les hommes quittent l'Église de nos jours, la plupart du temps en silence et sans éclat, et manifestent une indifférence, apparente ou réelle, au message de l'Évangile, sont plus profondes. Une certaine atmosphère intellectuelle qu'on retrouve partout de nos jours, une manière d'interpréter sa propre existence au sein du monde, de concevoir les rapports avec soi-même, avec les autres et avec le monde, rendent la foi difficile. Cette atmosphère et ce courant de l'esprit nous oppriment, même nous qui voulons croire ; cet air nous entoure, nous le respirons, nous le portons en nous.

Pour comprendre pourquoi la faculté de croire, de se relier à l'absolu et de concevoir le transcendant, est au-

jourd'hui compromise dans sa substance, il nous faut d'abord considérer une vérité anthropologique fondamentale.

**La tension entre le monde absolu de Dieu et le monde limité des hommes.**

L'homme est un esprit incarné. En tant que tel, il est nécessairement en relation avec le mystère de l'absolu et de l'infini. L'anthropologie métaphysique, s'appuyant sur divers phénomènes, montrera que l'homme est capable de se dépasser lui-même et de dépasser son monde. Un de ces phénomènes est le fait que la faculté de reconnaître les choses est déjà une anticipation de la connaissance de l'Être absolu. De même, on peut prouver que l'acceptation de sa propre existence au sein du monde, l'amour des autres hommes et aussi le fait de désirer et de vouloir obtenir certains objets de ce monde, ne sont possibles que parce que la faculté spirituelle de l'homme d'aimer — à la différence du désir sensuel de l'animal — n'est pas restreinte au monde qui l'entoure. L'homme est bien plutôt ouvert au bien en soi. Ainsi l'esprit de l'homme a reçu une vocation d'universalité dans sa faculté de connaître comme dans son désir d'aimer.

Or le contact de l'homme avec l'univers le conduit à se dépasser lui-même et à s'orienter vers Dieu. A côté de la nécessité et des possibilités de la théodicée, Dieu reste l'Absolu qui présente à notre esprit l'insaisissable. C'est pour cela que Dieu ne se présente pas seulement à la connaissance intellectuelle, comme un objet extérieur à nous-mêmes, qui n'aurait pas existé au préalable. Dieu nous est plutôt caché et il est présent dans notre existence humaine comme une fin à la fois inconsciente et voulue.

En effet l'homme, malgré sa relation au mystère in-

peut pas se l'approprier comme un objet de ce monde. L'homme est un vide qui veut accaparer. Recevoir et contenir, connaître et aimer, admirer et adorer : cette capacité est aussi vaste que Dieu lui-même. L'homme est une main vide, ouverte et tendue vers l'infini. Il est au fond de son être essentiellement celui qui attend que la Parousie du Mystère infini vienne et demeure. Il faudra que le Mystère de Dieu se communique et se révèle, pour que les aspirations humaines puissent se réaliser.

Ainsi nous apparaît la tension de notre nature humaine. Dans cette tension se trouve la racine de tous nos problèmes, des désirs, du désespoir, des échecs et des fautes. L'homme est essentiellement un être inachevé, dans son existence manque ce vers quoi il tend de toute la force de sa nature. Mais que se passe-t-il si cet état d'inachèvement se bloque et refuse l'épanouissement définitif ? L'homme ne pourrait-il pas se livrer au désespoir, en voyant que les promesses qui sommeillent dans sa nature ne seront jamais réalisées ?

L'homme, citoyen d'un monde de choses et de personnes, est incapable par ses seules forces, de voir que la participation au mystère divin est un don qui dépasse ce monde. Poussé vers l'infini, il se voit partout rivé à l'étroitesse du temps et de l'espace. Appelé à une existence éternelle, il se rend pourtant bien compte que les ténèbres de la mort pourraient le jeter dans l'inexistence radicale. Et étant, d'après Léon Bloy, le pèlerin de l'Absolu, essentiellement mortel, il expérimente l'insensibilité de la nature, les catastrophes de l'histoire, les carences du corps et de l'esprit, les injustices et la haine de ses semblables.

Cette bipolarisation de l'homme tient la pensée humaine en haleine depuis que l'homme réfléchit sur lui-même. Bouddha, s'efforçant d'échapper au cycle de la réincarnation, pour entrer dans la dimension de l'inef-

vers le Cosmos, sa vraie patrie. C'est là qu'elle est chez elle, tandis que l'attachement à l'espace et au temps signifie son aliénation et sa perte.

Chez Saint Thomas nous trouvons la même conception du mystère de l'homme, quand il dit que la spiritualité est une certaine participation à l'Infini, bien que l'Objet premier de l'esprit est de chercher dans le monde des choses. L'ontologie moderne, elle aussi, parle de cette plaie ouverte dans l'homme, qui fait pourtant toute sa dignité. L'homme est donc l'être qui non seulement ressemble à tous les autres, mais qui connaît son propre mystère et s'ouvre au mystère de l'Être.

Kierkegaard définit l'homme : « une relation qui est en relation avec elle-même ». Cette relation est la tension entre le fini et l'infini. Pour Kierkegaard cette tension est dialectique et contradictoire, en sorte que l'homme se révèle sous forme de paradoxe, étant à la fois libre et déterminé.

Or les possibilités de comportement entre l'infini et le fini semblent être limitées au nombre de quatre. Mentionnons rapidement les deux premières :

1. L'homme desserre la tension en déclarant que le fini, le monde des objets limités n'est qu'apparence ; en refusant leur emprise, il abandonne volontairement le monde des choses en faveur de la béatitude que lui procure l'infini. C'est la solution de Bouddha et celle de la sagesse orientale ; d'une manière moins radicale cette philosophie se retrouve chez Platon et dans un large courant de la spiritualité chrétienne de l'antiquité et du moyen-âge. Ce courant semble perdre de son influence à l'heure actuelle.

2. L'homme fait dévier vers des objets de ce monde les aspirations profondes de son cœur pour le monde de Dieu. Il sublime un de ces objets ou leur ensemble, pour en faire son dieu et sa religion. Max Scheler a appelé cette idolâtrie le passage du monde créé dans la sphère de l'absolu. L'époque moderne a réalisé cette transposition du fini dans l'infini. Dans son panthéisme, le monde résorbe Dieu ; l'homme s'identifie avec Dieu, la nature divinisée exige ce qui ne revient qu'à Dieu. Le culte du

génie, du surhomme, de l'art et de l'effort créateur découle de cette tendance.

### Le repli de l'homme dans le monde fini.

Par ce que nous venons de dire, nous pouvons apercevoir une troisième possibilité de comportement entre le fini et l'infini. Tout d'abord il est vrai que les choses finies détournent l'homme de Dieu et, par là, accaparent tout son intérêt. Le monde s'impose à lui comme une puissance. Mais si les limites du fini sont voilées par un pseudo-infini, celui-ci s'évapore à la lumière des sciences exactes et de l'organisation technique de l'homme. Les résultats de la psychologie, de la sociologie et les analyses de la philosophie existentialiste mettent à nu la finitude et le néant de l'homme pour le démystifier.

Le monde visible du sujet et de l'objet ne donne plus accès à aucune monde supérieur. Il se suffit à lui-même par sa simple existence et ne se dépasse d'aucune manière. Ce monde implique une totale négation de toute transcendance, c'est le monde réduit à ses phénomènes. Ce monde sera l'objet d'une foi dans le progrès technocratique. Une organisation scientifique s'obstinera à obtenir pour l'homme un avenir meilleur, malgré l'absurdité du monde. L'isolement dans le fini sera maintenu également là où, en opposition avec cette conception optimiste, l'existence paraîtra caractérisée par une prédominance inéluctable de la souffrance. L'homme sera, dans cette vision, la plaie ouverte du néant au milieu d'un monde absurde et irréel. Toutefois l'expérience du néant de l'homme et du monde ne posent en aucune manière les jalons d'une recherche du transcendant.

Paul Schutz, un théologien protestant malheureusement mal connu dans les milieux catholiques, dit que le mythe du néant se répand, que c'est un attachement désespéré au néant comme ultime sécurité. L'homme trouve une nouvelle sécurité dans l'insécurité même. Menacé par la nature, par l'histoire et par lui-même, il oppose à cet univers le bouclier du néant.

Pour Camus le seul refuge de l'homme dans le monde fini, c'est la révolte. L'homme ravit à Dieu et aux dieux



un monde qui démasque l'injustice du malheur humain et qui devient son monde à lui. Toutefois le révolté ne croit pas à un avenir meilleur, il ne trouvera d'apaisement ni en Dieu ni dans l'histoire. Selon Camus, l'homme se condamne à vivre pour ceux qui, comme lui, ne peuvent pas vivre : pour les humiliés.

L'humanité athée entrevue par Camus, a renoncé à tout espoir en Dieu de là lui vient la sérénité qui l'amène à se contenter de sa condition purement immanente, qui ne veut que ce qui est possible : c'est-à-dire l'homme seul. Ainsi il s'avère que ni le succès, ni l'échec, ni la faute, ni le bonheur, ni l'amour, ni l'expérience de son propre néant n'amènent l'homme à sortir de l'isolement de son propre moi. C'est comme s'il ne pouvait plus percevoir l'exigence de l'Absolu et comme s'il se résignait à ne jamais atteindre à la paix et à la plénitude divine. Bien plus, il semble que sa plus profonde aspiration soit de pouvoir vivre dans un monde sans Dieu. Cela est même conciliable avec l'expérience d'un nouveau sentiment de bonheur : c'est le nihilisme comme expérience de bonheur. L'homme réalise une percée à travers l'absence de Dieu et se croit libéré. L'absence est devenue bonheur. L'homme veut se décontracter en supprimant dans son existence toute tension entre le fini et l'infini.

Ainsi, Dieu est considéré comme l'origine des maladies mortelles de l'humanité. Dieu est la cause d'une inguérissable mélancolie, d'une schizophrénie métaphysique. Libéré enfin de Dieu, l'homme pourra surmonter son déchirement entre le temps et l'éternité, entre l'ici-bas et l'au-delà. Enfin seul, il se mettra d'accord avec lui-même et fera l'unité du monde. En reniant son aspiration fondamentale, il espère retrouver l'équilibre physique et mental que déjà Nietzsche avait rêvé.

Un être qui supporte ainsi la tension entre le fini et l'infini est invincible, parce qu'il accepte son caractère inachevé. Cet être ne trouvera pas sa quiétude en lui-même, il restera inachevé, réceptif et sans sécurité. Peut-être l'énigme de l'homme trouvera-t-elle sa solution dans l'abandon de toute exigence d'éternité. L'homme ne croira pas à un changement radical du monde, il restera

simple, modeste, objectif, se résignant à vivre dans le fini, pour découvrir le petit bonheur et la grande souffrance du monde, vrai humanisme de l'homme. C'est là l'expérience métaphysique de notre époque.

#### L'atmosphère de l'absurdité.

Il ne faudrait surtout pas imaginer que cette expérience ne s'exprime que dans la philosophie, la littérature et l'art modernes. Au contraire, elle détermine aussi le comportement et les sentiments de l'homme moyen. C'est dans ce contexte que se situe l'esclavage utilitariste de l'homme moderne. Nous vivons dans un monde où tous et chacun ont à se justifier par le rendement et l'efficacité.

Selon cette conception l'homme, la société, les choses et le monde se réduisent à une question d'organisation technique. Il est vrai que nous devons des réalisations étonnantes au talent organisateur et au génie technique de l'homme moderne. Il a déjà vaincu de nombreuses maladies, il bannira sans doute la misère qui règne encore en beaucoup de coins du monde, lorsque sa technique de production aura été généralisée. Il n'est pas exclu que le bien-être et le confort puissent se répandre sur toute la terre.

Il y a par ailleurs un rapport entre pragmatisme et isolement. L'esprit pragmatique et technique édifie le monde comme une maison dans laquelle l'homme est enfermé. Le pragmatisme comporte l'isolement parce qu'il renie toutes les sensations par lesquelles le monde nous devient transparent pour l'infini mystère de Dieu. De telles sensations exigent en effet que l'homme renonce à tyranniser la réalité. C'est à cette seule condition que les hommes et les choses peuvent s'ériger devant lui pour lui révéler la parole qui l'éclairera.

Or l'homme moderne est en train de mutiler la réalité. Martin Buber dirait : le dialogue et la réciprocité s'éteignent. Ainsi nous n'arrivons plus à toucher la frange de l'éternelle personne, alors que chaque créature témoigne de sa présence. Aujourd'hui tout est orienté vers l'homme seul, son utilitarisme, sa domination du monde,

son besoin de sécurité, ses intérêts : or tout cela baigne dans le néant.

Ainsi se répand une atmosphère d'absurdité, qui engendre la monotonie et l'ennui d'une vie uniquement préoccupée de trouver les moyens de vivre, mais incapable de donner à cette vie contenu, justification, profondeur et plénitude. Aujourd'hui il n'y a plus de vérité pour laquelle on pourrait vivre ou mourir, ni de bien ou de justice dignes d'être recherchés pour eux-mêmes, ni d'être digne d'amour et de connaissance.

Toute faim et soif métaphysiques de l'homme sont étouffées du fait qu'il baigne dans un courant de futilité où prédominent les choses efficaces et superficielles. Le sens de toute existence nous est devenu incompréhensible, et de ce fait toute volonté de vivre se décompose. Mais si la volonté s'éteint, le message de l'espérance chrétienne ne passe plus. Si pour moi la vie ne vaut plus la peine d'être vécue, Dieu ne peut plus rien pour moi, car Dieu est l'Être et le néant lui échappe.

#### La crise de la purification.

Dans ce qui précède nous venons de voir que l'homme qui se replie sur lui-même est la caractéristique de notre époque. Ce repliement n'est pas un phénomène moderne, c'est une possibilité de comportement entre le fini et l'infini, entre le relatif et l'absolu. Soulignons que même la religion peut devenir repliement sur soi-même. L'histoire des religions connaît des peuples ayant à la fois une pratique religieuse et un refoulement de Dieu, Dieu étant bien connu comme Créateur et Seigneur, et pourtant éliminé du comportement quotidien et remplacé dans le rite par la magie scientifique et technique.

Nous savons aujourd'hui combien d'éléments utilitaristes se sont infiltrés dans la pratique de notre foi chrétienne. La démystification trouve ici sa pleine justification, en libérant le monde de tous les éléments pseudo-religieux qui sont une forme camouflée de l'égoïsme. Une foi religieuse qui ne se purifie pas, est appelée à disparaître parce qu'elle sera démasquée. Dieu nous

appelle à un don total, puisqu'il se livre à nous totalement et l'homme aura à se méfier des apparences de religiosité où il ne fait que se leurrer lui-même.

Oui, c'est ainsi que Dieu nous apprend à découvrir les vraies marques de sa présence cachée, par l'observation d'un monde sans preuve apparente de son existence. C'est par l'abandon de soi-même que l'homme accédera à Dieu, car l'amour exige un amour en retour : tout le reste ne compte pas devant Dieu.

#### Le chemin de l'espoir.

A la vérité : Dieu est Dieu, le monde est le monde, toutefois précisons que s'il n'y avait plus de traces lumineuses de Dieu dans ce monde, Dieu serait pour nous quasi-inexistant. Ce serait favoriser l'athéisme que de placer Dieu dans une transcendance absolue. Le monde n'est pas aussi profane que les modernes le prétendent, ni aussi divin que les anciens ont pu le croire. Le monde est création de Dieu, sa manière d'être et d'agir n'est donc pas divine. La création ne pourra jamais nier d'où elle vient. Elle provient de Dieu et reste orientée vers lui. Même si l'homme s'enferme dans ce monde, il sentira toujours en lui une aspiration radicale ne trouvant son apaisement que dans le mystère infini de Dieu.

La plainte elle-même de l'être emprisonné dans ce monde provient encore de cette aspiration. Si nous n'étions vraiment réduits qu'à ce monde, nous ne pourrions pas en percevoir la souffrance, qui est une marque de notre temps. S'il y a une philosophie des ténèbres et de l'absurdité, c'est parce que nous sommes les pèlerins de l'Absolu. L'homme souffre aujourd'hui, mais il ne sait souvent pas de quoi. Le vide, l'angoisse, la solitude, la monotonie, la maladie et la mort n'empêchent pas que le monde soit imprégné d'une ineffable promesse. Cette découverte oriente l'homme vers le mystère de Dieu. Nous devons apprendre à nouveau que les contacts avec les hommes et les choses offrent quelque chose d'autre qu'une utilité pratique. La rencontre avec le beau annonce l'éclat éternel.

L'expérience des sens nous ouvre à la « doxa », apparition de Dieu dans toute sa puissance et sa lumière dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Elle ramène l'homme à son être véritable.

Jésus-Christ apporte la solution à cette énigme qu'est l'homme. Dieu lui a confié la réponse à notre double participation. L'Infini du Secret absolu est présent en Jésus-Christ, sous forme d'un homme dans un monde fini. Dieu conduit cet homme soumis aux ténèbres du cœur vers la sagesse et la liberté de la vie divine. Et nous attendons dans l'espérance que se manifeste aussi en nous cette plénitude de Dieu, connue d'un homme : Jésus-Christ. Dans la résurrection de Jésus, Dieu a donné la réponse absolue au pourquoi de l'existence humaine, et nous devons la conquérir, aujourd'hui, à nouveau dans ce mystère.

Ainsi nous présentons aujourd'hui au monde le premier message chrétien et ses signes : l'espoir et la fraternité. Cette espérance a pour centre : le Seigneur est vraiment ressuscité et va revenir. Ayons la patience de garder cet espoir dans le monde trop souvent reflet de notre propre vanité et d'espérer pour ceux qui n'ont pu recevoir ce message.

## REFLETS DE LA DEUXIÈME JOURNÉE DU COLLOQUE

par le Secrétariat général

*Comme l'a exposé le professeur Scherer, l'homme est constitué par une relation non encore achevée avec l'Infini. Cet appel met dans son cœur une insatisfaction qu'il s'efforce de supprimer par des voies diverses : l'évasion (le plus souvent « abstraite ») vers l'Infini, ou encore l'idolâtrie du fini, chez bien des catégories d'hommes, pratiquants ou non, et tout spécialement, semble-t-il, chez les marginaux, sujets de notre Colloque.*

*Le repli sur le fini nous semble un effort voué à l'échec. Cependant non seulement des philosophes, des littérateurs, mais encore des hommes peu cultivés ont tenté dans le passé, et tentent de nos jours, de l'effectuer, en s'efforçant de boucler le cercle de leur inquiétude rationnelle ou de leur besoin existentiel.*

*Parmi les moyens fréquemment utilisés par l'homme pour effectuer cette opération, nous trouvons :*

*1. D'abord diverses formes de religion :*

*— la religion cosmologique, par laquelle l'homme*

— la religion de la cité ou religion civique (cf. la communication espagnole) a pour but de contrôler les relations avec les autres citoyens et d'assurer la pacifique et tranquille intégration du groupe : religion moralisante et triomphaliste.

— la religion de salut elle-même réussit parfois à introduire des techniques de sécurité psychologique, évitant le contact personnel et libre avec l'infini divin, tel par exemple que la pratique automatique des neuf premiers vendredis du mois.

2. La rationalisation et la spécialisation de la société technique offre à l'homme de nouveaux moyens de pacification, de tranquillisation, de bouclage sur le fini : le succès social, les activités rationnelles spécialisées qui centrent l'homme sur le comment et non sur le pourquoi (lui laissant croire qu'il y aura une solution technique à tout : pilules, organisation rationnelle des groupes, sourire commercial, etc.), le sur-remplissage de ses journées et les loisirs qui divertissent l'homme de ses tensions mentales, tout cela fait que l'homme, de fait sinon de droit, se replie sur le fini.

Cela ne signifie pas que la technique ait toujours en fait achevé de boucler le cercle de ses aspirations. L'homme peut sentir encore le besoin de recourir à des forces supra-naturelles pour cela. C'est le cas de nombreux pratiquants et très spécialement des marginaux qui nous intéressent ici. L'attraction des sectes, le recours (encore ?) fréquent à des gestes religieux ou encore le succès remporté par la personnalité de Jean XXIII, sont des exemples qui le prouvent.

#### Attitudes pastorales.

Des divers rapports présentés, il ressort que nous sommes tous d'accord pour rejeter une pastorale qui simplement aiderait l'homme à combler tranquillement les failles résiduelles de son existence par un ritualisme plus ou moins magique (sacramentalisation sans évangélisation), ou par une philosophie chrétienne d'un optimisme simpliste (danger d'un certain Teilhardisme

populaire). Tout cela aiderait encore l'homme à s'enfermer dans le fini et la facilité.

Il convient de prendre l'homme au sérieux et de l'aider à se prendre au sérieux. Son existence ne boucle pas sur le fini, même et surtout pas avec l'aide d'un Dieu providentialiste, qui arrangera toujours tout. L'existence se rachète dans l'acte de foi qui est rencontré avec Dieu-Personne. C'est un acte où l'homme s'engage librement, acte qui est sans doute résurrection, mais pas résurrection « immédiate », ni réponse dans les termes de la question. Cet acte est d'abord mort (croix) et, s'il y a réponse, elle est dans les termes de Dieu.

La pastorale sacramentaire notamment, avec toute la patience et la pédagogie voulues, n'est pas un simple oui à la demande des sujets, elle s'efforce (comme dans l'exemple présenté par le P. Rémond), de mettre le sujet en face de ses responsabilités et d'une possible rencontre avec l'infini toujours nouveau. L'Eglise elle-même est en attente et en recherche.

Par ailleurs le pasteur est prêt à aider tous ceux qui se trouvent dans un moment (kairos) d'ouverture à saisir le sens de leur incomplétude (amour, souffrances, détermination de sa vocation, mort, etc.), non pas pour leur apporter une réponse apaisante et facile, mais pour les aider à se mettre en présence de Dieu qui, dans cet instant de leur existence, les invite.

# THÉOLOGIE ET PASTORALE DES MARGINAUX

par le Prof. Dr. B. DREHER

## Introduction

Un des problèmes les plus importants de la pastorale à notre époque est celui que posent les catholiques séparés de l'Église et qui s'en éloignent de plus en plus. Dans certains pays ils sont plus nombreux que les frères séparés non-catholiques ; ce chiffre élevé est actuellement un souci primordial des évêques. Cette conférence a pour but de permettre une connaissance théologique plus profonde de cette masse séparée et de montrer qu'elle représente une des tâches pastorales décisives de notre époque.

## I. - LA VOLONTE DIVINE DE SALUT EN TANT QU'HISTOIRE DU SALUT

### 1. - Les phases de l'histoire du salut, principe de la pastorale des marginaux.

Le thème « l'Église dans le monde » est un aspect du II<sup>e</sup> Concile du Vatican très important pour la conscience que l'Église a d'elle-même. De nos jours il est nécessaire

définit plus clairement la mission de l'Église : elle n'est pas identique au monde, elle est dans le monde, solidaire du monde, en un ministère unique de réconciliation. C'est là sa mission essentielle inéluctable. Elle est « pour le monde », « tournée vers lui », elle « représente » le monde devant Dieu. Cela ne signifie pas un « renoncement au monde retentissant et glorieux » (H. Fries), cela met en évidence son essence véritable et sa mission.

Le monde hominisé et la puissance de la nature, qui se manifeste en de magistrales réalisations, joue aussi — en tant que non-chrétien — un rôle dans l'histoire du salut. Il est, comme dans l'Ancien Testament, un correctif aux notions du peuple de Dieu. Il ne doit pas y avoir seulement tolérance, mais coopération avec lui. Dieu choisit « un petit nombre », à cause d'« un grand nombre », c'est-à-dire de tous. Une vue universelle de l'histoire du salut doit faire place également aux peuples païens et au monde non-chrétien. L'incomparable et définitive volonté divine de salut dans le Christ se manifeste non seulement dans l'œuvre de la Rédemption, mais aussi dans l'œuvre de la Création, indissoluble de la première. Toute révélation naturelle se rapporte au Christ, but et centre (Jn. 17, 24 ; Col. 1,16 ; Jn. 1,3) ; elle est voie de salut dans la grâce par le Christ même si à chacun, individuellement, la connaissance de la Révélation surnaturelle fait défaut. Le Christ est aussi rachat pour les païens, non seulement dans la mesure où il fait l'objet de la mission, mais par essence et réellement. La famille humaine, de par son établissement dans le Christ, s'ordonne déjà, dans la grâce, sur la famille du peuple de Dieu.

Il est nécessaire d'avoir de l'humanité non-chrétienne une vision plus nuancée. Les religions ne doivent plus aujourd'hui être considérées comme l'œuvre du diable, comme à l'époque de François Xavier ; il faut y

C'est pourquoi la mission doit être fondée non sur l'envoi en mission (Mt. 28, 18), mais sur l'histoire du salut comme un tout et en tant que tel. Il ne faut pas considérer la disposition d'esprit des non-chrétiens sous l'angle de la mission, mais c'est à partir du stade où ils se trouvent dans l'histoire du salut qu'il faut fixer la tâche de la mission. Les non-chrétiens (ici les marginaux) permettent de comprendre vraiment l'Église comme médiatrice de grâce. C'est seulement dans ce contexte que l'Église prend conscience de ce par quoi elle est essentiellement médiatrice de salut ; c'est cela seulement qui lui permet de rester fidèle à son rôle ; cet aspect l'aide à remplir sa fonction salvifique. En prenant conscience du monde extérieur au christianisme, on jette les bases d'une théologie qui éclaire l'Église sur elle-même. En s'unissant aux hommes dans leur humanité, l'Église prend conscience de sa fraternité et de sa solidarité avec tous.

La mission n'a pas seulement pour but se sauver des âmes en danger, d'assurer la présence de l'institution hiérarchique de l'Église ; ce serait insuffisant et contestable. La mission est une nécessité essentielle pour l'Église. Elle est une offre : elle propose d'avancer, dans l'histoire du salut vue dans son ensemble, vers la gloire véritable de la Révélation ; elle témoigne de l'incomparable plénitude eschatologique de la réalité de la foi. La mission veut faire sortir l'Église de la minorité et de la diaspora, en faire une préparation à la pleine Epiphanie du Christ, une phase de l'accomplissement.

La pastorale trouve son élan incontestable lorsqu'on considère la mission comme une impulsion sous laquelle on passe d'une phase provisoire de la grâce à la pleine Epiphanie du salut. Il est urgent de proclamer avec vigueur la plénitude de la Révélation au-delà d'une conception humaniste et philosophique de la vie, car la Révélation chrétienne n'est pas seulement suppléance (Cullman, Ralinger, Scharbert), mais véritablement représentation de l'humanité devant Dieu (Schillerbeek).

En aucun cas, cette présence pour le monde ne délivrera la communauté de l'obligation de se prononcer

contre les valeurs anti-chrétiennes, condamnant et jugeant avec la force prophétique, mais il faut toujours, au-delà de la condamnation, prendre la personne humaine concrète au sérieux, telle qu'elle est enracinée dans l'histoire, avec ses problèmes, ses troubles, ses arguments, ses refus et ses athéismes.

Rien ne peut dispenser de manifester l'amour de Dieu dans le Christ et le témoignage de sa gloire. Cela signifie, tout au moins dans le cadre de notre sujet, qu'il faut renoncer aux formes d'action passées, telles que la souveraineté, l'autorité, voire la puissance, mais plus encore, cela suppose une ouverture à de nouvelles possibilités. Cela suppose aussi une solidarité nouvelle avec tous les hommes et ce sens de la liberté qui, face aux non-chrétiens, aux hommes qui ont une opinion autre (hétérodoxes), s'abstient de toute violence, directe ou indirecte, et malgré une volonté irrévocable d'apostolat, respecte la liberté religieuse de chaque individu comme un droit, même comme un devoir de sa conscience, respecte même l'erreur dans la bonne foi. Ecouter sa conscience en matière religieuse est, pour tout le genre humain, un devoir qui a ses origines dans la Bible (Rom. 1, 19-20). Au Concile, l'Église revendique pour les hommes le droit d'exprimer publiquement leur liberté de conscience et de religion, dans la mesure où le droit des autres se trouve sauvegardé (Disc. Conc. 178, sq.).

## 2. - La catholicité de l'Église, aspect de la pastorale des marginaux.

De nos jours il est admis que l'Église elle-même est plus qu'un événement historique, en croissance ou eschatologique. Cela ne fait aucun doute, le développement de la société profane a contribué au développement de la connaissance de l'Église. Elle est en marche vers sa propre réalisation, elle est dans le temps. Une prise de conscience approfondie de la catholicité et de l'universalité de l'Église fait apparaître la grâce du Christ dans une splendeur pleine et nouvelle. En Lui seul, qu'elle représente (Eph. 1, 23) nous trouvons la ré-

La grâce qui, par la puissance de Dieu, transforme la faiblesse humaine (2 Cor. 12.9) est de plus à considérer toujours comme un processus historique, susceptible de progresser, mais aussi de reculer. Quand l'homme

THÉOLOGIE ET PASTORALE DES MARGINAUX

41

mission de nos péchés (Eph. 1, 7). En Lui seul nous trouvons la paix et le salut (Act. 4, 12). Ceci enlève à l'expression « extra Ecclesiam nulla salus » tout ce qui peut y faire l'objet d'un malentendu et met en lumière son contenu positif et universel. Il n'y est pas question de « celui qui sera sauvé », encore moins de « celui qui ne sera pas sauvé », mais de « ce par quoi on sera sauvé ». Cette phrase désigne la voie du salut et non ses limites. La dramatique histoire de cet article de foi, depuis les Pères du 4<sup>e</sup> Concile du Latran, en passant par Boniface VIII et le décret sur les Jacobites, n'a pas d'autre sens que de proclamer que le Corps unique du Christ et son Chef unique sont la seule voie de salut.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Pie IX a non seulement défendu la thèse de l'Eglise comme seul instrument de salut, mais aussi celle du salut individuel de tous ceux qui, dans l'ignorance (c'est-à-dire aussi dans l'incompréhension) de la vraie religion, cherchent Dieu en vivant selon leur conscience (D. 1647, 1677, 1716, sq.). « Car, aux yeux du Seigneur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité, ils ne sont pas coupables. Il accorde sa grâce aussi à celui qui cherche de toutes ses forces, de sorte qu'il sera justifié et obtiendra la vie éternelle. Mais celui-là qui, par sa propre faute, est séparé de l'unité de foi et de la communauté de l'Eglise et meurt dans cet état, ne connaîtra pas la grâce ». Ainsi l'Eglise est représentation et prototype de tous ceux qui sont en marche vers elle, de l'extrême limite du desiderium ex voto. Pour aller de la société humaine des baptisés à la communauté eucharistique, il faut franchir un catéchuménat gradué et complexe.

3. - La croissance eschatologique de la grâce, mesure de la pastorale des marginaux.

... le cœur du travail pastoral, si on veut éviter de l'isoler et de donner à tort un caractère étroit à la vie paroissiale, qui infirmerait la conception même de la vie chrétienne. Ce n'est pas seulement dans l'enceinte de l'Eglise, mais dans tous les lointains domaines qu'on nomme...

PROF. DREHER

me fait usage de la liberté qu'il a de se refuser à la vocation de salut dans le Christ, on se trouve à la source de tout péché : c'est là l'essence même du péché. Que le baptisé dans la grâce puisse pécher, cela tient à la nature de la grâce qui est un dialogue libre entre l'homme libre et Dieu libre. La pastorale sera toujours imprégnée de ce respect que Dieu a pour les âmes ; à une époque où des régions entières ont été gagnées par l'incroyance, la pastorale a de bonnes raisons d'être remplie d'inquiétude.

Mais ce qui est primordial, c'est que la pastorale ait l'intuition du développement de la grâce. Tout comme la vie de foi, la vie de grâce de nombreux chrétiens, leur vie de prière et de sacrifices, leur conscience de l'amour et du péché, leur effort de piété et d'ascèse, peuvent donner l'impression de rigidité et d'un manque de maturité. Le « non » à l'Eglise d'un grand nombre de marginaux provient sans doute de l'image fautive de la sainteté et de la vie chrétienne qu'on leur présente. La paroisse administrative et bureaucratique doit donc céder la place à la paroisse où règne l'enthousiasme dans la foi et la charité. Le monde des marginaux n'admet plus une Eglise représentative sans réalisations concrètes. Il ne faut pas laisser passer cette heure favorable pour l'Eglise.

L'idée que la « participatio actuosa », dépassant le cadre de la paroisse, englobe aussi les marginaux, est d'une grande importance pour la pastorale. La communauté chrétienne autour de l'autel n'a pas finalement de sens en elle-même, mais dans la communauté humaine. Il faut instaurer et respecter un équilibre intérieur entre la Parole de Dieu, la liturgie, les œuvres de charité et l'exercice de la profession laïque. En partant de cette conception plus large de l'action chrétienne, il est nécessaire de définir la liturgie : la source, le sommet et

habituellement profanes, dans tout le créé, que s'accomplit le salut du Christ.

C'est seulement dans cette vue d'ensemble de la liturgie, de la vie communautaire chrétienne et de la vie chrétienne sur le plan humain, qu'il est possible aux marginaux de regarder favorablement les sacrements. Il est fort possible que, dans un proche avenir, on prenne de mieux en mieux conscience de l'action de la grâce divine en dehors des sacrements dans la vie quotidienne, profane et anonyme : ce qui transformerait les rapports entre vie sacramentelle et vie non-sacramentelle (K. Rahner). Il en découle que l'Eglise apparaîtra comme un véritable signe, attirant et invitant les hommes, le jour où les fidèles comprendront que leur charité doit briller et se réaliser concrètement, dans l'immédiat, et ne doit pas se limiter à ces temps forts où le Christ transmet sa grâce plus intensément.

Une nouvelle perspective s'ouvre pour l'Eglise en tant que communauté eschatologique *des saints et des pécheurs*. Il faut avoir le courage et la volonté d'adresser la parole aux autres, de les contacter, de leur manifester de la sympathie. Certes, la correction fraternelle doit être comprise et exercée aujourd'hui en un sens tout positif, comme une invitation pleine de conciliation, non pas avec humeur chagrine mais dans la joie du Seigneur (Phil. 4, 4). Par la prière de pénitence fraternelle « pardonne-nous nos offenses », la communauté eucharistique parvient à entrer en relation avec les frères et les sœurs éloignés, en pleine liberté intérieure.

#### 4. - Les phases de la foi eschatologique, points de repère de la pastorale des marginaux.

Rien de plus nuancé que la foi. Le christianisme à l'intérieur de la communauté eucharistique et le manque de christianisme des marginaux ne se distinguent plus par un « oui » ou un « non » catégoriques. La foi est un phénomène complexe et gradué de nature eschatologique. Il est de moins en moins aisé de distinguer entre manque de christianisme, non-christianisme, post-

et pré-christianisme, christianisme explicite et implicite.

La structure fondamentale de la foi, c'est la foi en Dieu, Seigneur et juge du monde (Heb. 11, 6), qui se manifeste par le choix et la prise de position personnelle, en pleine liberté, en ce qui concerne le sens de la vie. Qui veut orienter sa vie sur les valeurs dernières, la justice et la vérité, l'amour, la bonté, la miséricorde, qui librement accepte la naissance et la mort, les limites de l'homme et ses devoirs sur terre, participe à la grâce d'une foi latente et anonyme en un « acte de foi transcendant dans le Christ » (Rahner). On peut et on doit aujourd'hui admettre que nombreux sont les marginaux qui — bien qu'ayant reçu le baptême, souvent le seul geste religieux de leur vie — se trouvent pratiquement dans cet état de foi anonyme des non-chrétiens. Et ce n'est ni la mauvaise volonté ni la tentation du démon qui les a fait sortir de l'Eglise.

Mais il faut reconnaître aussi que seuls sont en dehors de l'Eglise et du salut ceux qui, délibérément, refusent Dieu dans toutes les manifestations de sa volonté, par désobéissance ou par présomption. Ce manque de foi, qui consiste à refuser expressément de croire et d'imiter, tout en ayant reconnu qu'il est juste de croire et qu'il faut croire, est le « non » formel de Dieu manifesté dans le Christ et reconnu comme tel. Ce manque de foi est jugé durement et catégoriquement dans le Nouveau Testament (Mc. 16, 16 ; Mt. 10, 10 ; Lc. 19, 10-16 ; Jn. 15, 22-24 ; Act. 21, 8). Il interdit l'accès au salut.

Par ailleurs, l'absence de foi peut être le signe d'une crise. Même dans l'Eglise, il n'y a pas finalement de garantie contre l'absence de foi ; c'est de l'audace de vouloir la diagnostiquer et la juger. Aussi le non-christianisme renferme des chances de foi ; celles-ci renferment aussi des possibilités de non-foi. Foi et manque de foi sont intimement liés dans l'histoire du salut. Dieu se sert du mal pour le transformer en bien. Dans l'Ecriture comme dans l'histoire de l'Eglise, l'incroyant qui s'interroge sur le salut est moins l'objet d'une condamnation que d'une invitation au travail missionnaire



l'attention au facteur humain, le dialogue le plus acharné doit être animé de charité, le dialogue le plus âpre doit supposer le silence dans le respect, ne doit pas...

(Rom. 10, 13-17 ; Tim. 2, 3 ; D. 1068 et 1617). L'agnosticisme et le scepticisme en soi comme attitude philosophique sont attestés dans l'Écriture (1 Cor. ch. 1 et 2). Le « Secrétariat pour les incroyants » a pour raison d'être d'en étudier les origines.

## II. - DIRECTIVES PRATIQUES POUR LA PASTORALE DES MARGINAUX

Un nouvel enracinement dans l'Église des frères séparés n'est possible que si c'est une communauté fervente, fraternelle, qui s'ouvre à eux, avec une audace pleine de tact, non dans l'ardeur missionnaire, mais pour un dialogue réel. Ce qui compte, c'est l'amour envers les hommes (Mc. 2, 27). Le mot et l'idée de la tolérance ont leur origine en dehors de l'Église, aux sources de l'humanisme ; mais la tolérance, fondée sur la liberté de la personne, est biblique. Elle cesse d'être seulement une concession chrétienne et devint un postulat théologique. Il nous faut accepter et prendre au sérieux l'athée et le communiste et dialoguer avec eux, lorsque la droiture de leur intention est manifeste. A eux aussi « nous devons rendre raison de notre espérance » (1 Pierre, 3,15). Ce n'est donc pas pour des raisons pédagogiques ou pastorales, mais pour des raisons théologiques, qu'il faut s'adapter dans le dialogue.

Il est difficile de prévoir comment va se passer ce dialogue dans la liberté, sans violence. Si on renonce à vouloir convertir ceux qui sont loin par des sermons, de la propagande et des méthodes pédagogiques, le dialogue en vaut la peine, bien qu'on courre le risque de n'arriver qu'à une coexistence d'entente dans des divergences d'opinion sans issue. Ce dialogue avec une société pluraliste des religions et des idéologies, y compris avec une société de l'athéisme, est la mission qui vient à nous dans le mystérieux développement de l'histoire. Il doit être mené toujours dans la liberté dans

un organisme d'étude de la pastorale des marginaux, pour éviter la dispersion des efforts dans la pratique et la spiritualité.

oublier le mystère de l'homme et de Dieu. Il faut adresser la parole à tout homme en marge sur les bases de son appartenance anonyme au christianisme, cela vaut aussi pour les non-chrétiens. Le silence est, « dans le domaine de la pensée de Dieu, le sommet de l'art ».

La solidarité est l'élément dominant du dialogue. M. Buber y fait allusion : « Nous sommes dans l'attente d'une théophanie dont nous ne connaissons encore que le lieu, et le lieu s'appelle communauté » (H. R. Schlette). La fraternité chrétienne est ouverte aux valeurs civiques. La grâce englobe aussi le prochain. L'enseignement d'une religiosité naturelle et d'une morale humaine et le respect de leur valeur salvifique est une exigence chrétienne indispensable (Robinson). Cela peut être, vu la petitesse de l'Église, une voie de salut « ordinaire ». La paroisse ne projette pas une lumière totale sur des ténèbres absolues. Le travail pastoral signifie quête et partage, recherche en commun. L'humanité des pasteurs et la personnalisation de la pastorale sont le signe pastoral et théologique moderne.

La pastorale paroissiale doit avoir au plus haut point le sens des étapes de la foi et par conséquent des étapes du catéchuménat. Celui qui fait partie des marginaux est difficile à classer. Il y a des degrés divers d'éloignement et d'appartenance. La loi de la progression du lointain au proche, de l'humain au chrétien anonyme, de l'anonyme à l'implicite, puis au partiel pour arriver finalement à l'explicite, est un phénomène qui se réalise concrètement dans chaque individu et exige de la pastorale une grande connaissance de ces degrés et un dialogue capable de s'y adapter. Pastorale progressive, soumise à la loi de la croissance : voilà la caractéristique de notre travail missionnaire. La pastorale française a établi de façon très justement nuancée les divers stades, point de départ et point final (Cf. Typologie et caractéristique des marginaux).

Enfin il est urgent d'établir, à l'échelle du diocèse,

### III. - LES FORMES DU CONTACT PASTORAL

Une technique pastorale toute nouvelle est exigée de nous, où la visite pastorale devient primordiale. Le dialogue avec les marginaux ne peut pas être réalisé uniquement par des intermédiaires tels que la presse, les livres, les associations, les réunions ou même les offices, mais par des contacts personnels, comme Buber et F. Ebner l'ont prouvé sur le plan pédagogique et J. Goldbrunner sur le plan de la pastorale personnelle. Pastorale du dialogue signifie quitter le presbytère et aller au devant des marginaux, chez eux. La pastorale des marginaux n'est pas un travail extraordinaire, mais fait partie des devoirs réguliers du pasteur et implique une réorganisation profonde de la structure à donner à la paroisse.

Ce qui caractérise cette nouvelle structure, c'est qu'elle permet aux croyants et aux marginaux de se retrouver dans un dialogue et de se rencontrer en pleine liberté. Réunions à domicile, prières à domicile, célébrations d'offices à domicile, voilà les traits marquants d'une paroisse rénovée. La réunion fraternelle de catholiques et de marginaux doit être un souci primordial des organisations et des groupements. Le Concile recommande instamment la collaboration dans les domaines sociaux, culturels, politiques, etc., en ce qui concerne l'Église séparée ; cette collaboration est encore plus valable vis-à-vis des marginaux, non seulement au sens pratique d'une tactique missionnaire, mais au sens théologique. Aujourd'hui, solidarité et communauté chrétienne sont inséparables du fait de la conception approfondie de la grâce.

### IV. - LES PARTENAIRES DU DIALOGUE

La paroisse tout entière doit être partenaire du dialogue, non seulement pour des raisons pratiques d'organisation, mais aussi pour des raisons théologiques. Les laïcs représentent, en raison de leur statut à l'intérieur

de l'Église (*actio catholica*) et à l'extérieur, dans le monde (*actio catholicorum*) le pont naturel, les intermédiaires dans ce dialogue. Les laïcs eux-mêmes doivent porter en eux cette polarité irréductible du monde de la foi et du monde des valeurs profanes. Par leur sens intérieur de la cohésion du sacré et du profane, qui est leur charisme spécifique, ils sont en fait les partenaires qualifiés du dialogue. Mais ils ne doivent pas porter seuls la charge des visites à domicile et de la discussion ; ils doivent remplir leur rôle et assurer cette prise de contact en union avec le clergé, dans cette solidarité qui est le signe distinctif d'une pastorale moderne.

## REFLETS DE LA TROISIÈME JOURNÉE DU COLLOQUE

par le Secrétariat général

L'attitude pastorale qu'il convient d'adopter vis-à-vis des marginaux est celle de la « tolérance totale et de la mission totale » (Dr. B. Dreher). Cette attitude implique essentiellement le dialogue, par lequel le chrétien et notamment le prêtre, permet au marginal de découvrir la relation qui le relie au Christ :

1. SELON SA PROPRE VISION DU MONDE, l'Eglise ne lui imposant pas un langage ésotérique, mais voulant être comme le miroir dans lequel il peut se découvrir et Jésus-Christ qui parle en lui. Cela suppose évidemment que le chrétien et le prêtre notamment, réussissent à entrer dans la vision du monde de celui avec lequel il dialogue. Lorsqu'elle est possible, la participation aux activités diverses (travail, loisirs, activités culturelles) permet au prêtre de développer en lui les attitudes et la vision du monde de ses contemporains.

2. SELON LES ÉTAPES DE SON DÉVELOPPEMENT :

a) L'évangélisation doit être réponse à chaque étape de la vie (enfance, adolescence, etc.).

essentielle du marginal n'étant pas due avant tout à un défaut de connaissance, mais à une relation inadéquate avec l'Eglise (relation d'utilisateur épisodique des services de l'Eglise, qui crée une attitude d'attraction et de répulsion simultanées, source de la plupart des critiques et des déceptions vis-à-vis de l'Eglise : « Il n'est pas dans le coup » !)

Notamment il convient de recentrer la pastorale sur l'adulte, s'il est vrai d'une part que l'enfant et l'adolescent ont les yeux fixés sur l'adulte et, d'autre part, que le dialogue s'instaure essentiellement avec l'homme achevé, capable d'une relation vraie, c'est-à-dire libre, avec l'Infini (Dr. Scherer).

L'appartenance spécifique de l'adulte se développe en participant aux responsabilités de la communauté chrétienne et donc en recevant un rôle dans le groupe. Le chrétien est responsable dans l'Eglise, même s'il n'a pas reçu de mandat spécifique de la hiérarchie.

3. A L'OCCASION DE MOMENTS PRIVILÉGIÉS : notamment

- dialogue avec les parents des baptisés,
- dialogue avec les parents des catéchisés,
- dialogue avec les fiancés (préparation au mariage),
- dialogue à l'occasion des sépultures (cas des foyers de religion mixte).

# LA « OFFENE TÜR » RELATION D'UNE EXPÉRIENCE ALLEMANDE AUPRÈS DES MARGINAUX

par le P. HIERONYMI,  
curé à Cologne

J'ai l'honneur de vous exposer quelques problèmes pratiques de la charge d'âmes parmi ceux qui se trouvent en dehors de la pratique religieuse.

Mon intérêt social s'éveilla très tôt, puisque tout enfant j'accompagnais déjà mon père dans les taudis les plus pauvres, pour soulager la misère des habitants d'un quartier communiste de Cologne. En 1933, deux mois après l'avènement de Hitler au pouvoir, je commençai avec mes frères, à rassembler les jeunes fils des communistes dans des groupes de la « Jungchar ». En même temps, j'apprenais à connaître les conditions sociales et religieuses très compliquées qui existaient dans ces familles de notre paroisse. A cette époque, l'appartement de mes parents ressemblait beaucoup à une « offene Tür » (porte ouverte), où tout le monde était le bienvenu et partageait nos repas.

Dès mon ordination, à la fin de la guerre, je passai six années à Bonn comme aumônier de la jeunesse catholique. C'est là que je fondai le premier « Heimstatt » (foyer) d'Allemagne. Pendant ces années, j'ai pu faire la connaissance de plus de mille jeunes gens qui, du fait de la guerre ou d'autres événements, avaient perdu la possibilité de mener une vie régulière. Depuis quatorze ans je vis à Bickendorf, une des localités les plus difficiles, du point de vue social, de la banlieue de Cologne.

Le bureau de ma paroisse fut installé d'abord dans une boutique vide, le foyer de la jeunesse et la librairie se trouvaient dans l'ancienne salle d'une maison de jeu ; pour le jardin d'enfants et la « Offene Tür » il y avait une baraque que j'avais fait construire au milieu d'un groupe d'immeubles hébergeant presque trois mille personnes. Il y avait surtout le chantier où s'élève aujourd'hui le grand centre paroissial, qui comprend

l'église, les appartements des prêtres et des employés paroissiaux, le bureau de la « Caritas », un jardin d'enfants, une école maternelle, une école pour enfants arriérés, un foyer pour la jeunesse, une maison de 48 appartements et une « Offene Tür » pour les vieillards en plus de celle pour les jeunes. Les autorités de la ville m'ont beaucoup aidé à créer ce centre, car il n'existait rien de semblable dans ce quartier où la délinquance juvénile était plus grave que partout ailleurs dans notre ville.

15 % seulement de mes paroissiens vont à la messe le dimanche : comment aborder le reste ? C'est le principe de la « Offene Tür » qui me sert de moyen de contact, sous des formes diverses. Nous savons bien où l'on peut rencontrer les 85 % qui ne fréquentent pas l'église, c'est-à-dire au stade, au cinéma, au bistrot, au camping, aux coins des rues. Si je veux aborder ces hommes, il me faut aller chez eux, ou leur offrir chez moi les mêmes possibilités de distraction et d'amusement. C'est ainsi que la plupart des vacances et des week-ends se passent désormais dans le domaine paroissial. De même un voyage en bateau a lieu tous les ans, auquel participent plus de sept cents adultes et enfants. Le matin nous célébrons la messe sur le bateau et, pendant la journée, j'ai la possibilité de m'entretenir avec un grand nombre de gens, lesquels m'exposent souvent des problèmes qu'ils auraient aimé exprimer trente ans plus tôt.

Mon deuxième moyen de contact est la société sportive que j'ai fondée il y a douze ans. Elle comprend huit sections, avec plus de 840 membres, qui, naturellement, n'appartiennent pas tous à ma paroisse. Je ne peux pas obliger ces jeunes gens à venir à l'église le dimanche ; il faut attendre patiemment cinq ou même dix ans jusqu'au jour où ils en reconnaissent eux-mêmes la nécessité.

La troisième « Offene Tür », ce sont les quatorze bistrots qui se trouvent sur ma paroisse ! C'est là que les membres de la société sportive tiennent leurs réunions mensuelles. Chacun peut y aborder son curé et le plus souvent il y en a un qui lui expose ses problèmes religieux ou familiaux. Parmi les mille couples de ma paroisse, il y en avait la moitié qui n'étaient mariés que civilement. Au cours des six dernières années, cent couples ont consenti, suite à une conversation au bistrot, à se marier devant le prêtre ; il s'agit naturellement de gens qui ne seraient jamais venus dans mon bureau m'exposer leur problème conjugal. Si le prêtre fait une visite au domicile de ses paroissiens, c'est lui qui veut obtenir quelque chose. Au bistrot, c'est le paroissien qui aborde le prêtre : cette nuance est très importante !

Le soir de notre procession paroissiale, nous organisons une kermesse comme on les fait à Cologne, au milieu de la rue, justement là où nous avons célébré la messe le matin. Plus de huit cents personnes y participent, chantent et dansent, et tous

les ans il y a environ cinq couples qui me demandent de les marier après cette fête.

Il faut quitter le ghetto ! Cette parole n'est pas nouvelle, mais on ne l'observe que rarement. C'est le courage qui manque, car on risque d'être mal compris. Il faut prêcher l'Évangile partout !

J'ai fondé la première « Offene TÜR » à Bonn il y a vingt ans dans la salle d'un cercle de jeu. Comme curé de ma nouvelle paroisse de Bickendorf j'ai projeté dès le début de mon ministère de fonder une « Offene TÜR » de grand style, qui a les particularités suivantes :

1. L'édifice doit comporter beaucoup de fenêtres, afin de paraître toujours ouvert.

2. Plusieurs grands locaux sont nécessaires pour pouvoir passer un film, tenir une conférence, organiser en même temps un cours de danse ou un tournoi de ping-pong.

3. La « Offene TÜR » de l'été, c'est le stade et la piscine. C'est pourquoi j'ai fait aménager autour de l'édifice plusieurs terrains de jeux divers. Il y a aussi un bassin dans lequel on peut se baigner et des douches. Plusieurs salles sont consacrées au bricolage. 80 % de mes paroissiens sont des ouvriers ou des manœuvres spécialisés. Je me suis rendu compte dès le début qu'il fallait relever leur niveau social et culturel, si je voulais tenter de rendre plus profonde leur vie religieuse. C'est pourquoi mon centre comporte une bibliothèque avec une salle de lecture et un cinéma où passent des films de qualité.

4. Une « Offene TÜR » doit être ouverte jour et nuit, pour tous ceux qui s'y présenteraient avec n'importe quel problème. L'atmosphère ne doit pas ressembler à celle d'une administration, le curé ne doit pas être séparé de ses paroissiens par la bureaucratie.

Je m'arrange pour être disponible pour celui qui veut seulement commander une messe ou faire estampiller une carte. S'il voit qu'on lui fait bon accueil, il reviendra peut-être plus tard avec des problèmes religieux. Pour les gens simples, le prêtre est à la fois le pasteur et le père spirituel et matériel, d'où l'importance d'une « Caritas » qui fonctionne à fond. Nous avons tant de gens de bonne volonté dans notre paroisse, qu'une branche de l'organisation internationale d'Emmaüs a pu s'établir chez nous et que nous ne manquons jamais d'aides pour nos colonies de vacances. Nous ne demandons pas à nos collaborateurs s'ils vont à la messe le dimanche, mais nous avons la ferme confiance qu'ils comprendront un jour le sens profond de leur activité.

Nous autres prêtres, nous n'avons pas assez de confiance dans l'action des laïcs. C'est peut-être l'obstacle le plus grave pour le succès de la pastorale au milieu de ceux qui sont en dehors de la vie religieuse.

## NÉCESSITÉ D'UNE ENQUÊTE SOCIO-RELIGIEUSE POUR CONNAÎTRE LES PROBLÈMES POSÉS PAR LES MARGINAUX

(DANS LE BASSIN DE SERAING)

par le P. VANBERGEN,  
curé à Seraing

Dans le bassin industriel de Seraing (province de Liège, Belgique) on a voulu entreprendre en 1960 une réorganisation complète du travail missionnaire. C'est dans ce but qu'on a demandé une enquête socio-religieuse au Centre dirigé par l'abbé Houtart. Le sociologue chargé de l'affaire, nous a mis devant un choix : soit une enquête de type traditionnel, portant sur l'ensemble du bassin (140.000 habitants), soit une enquête de type nouveau, portant sur une des communes. Le deuxième type a été retenu, puisqu'on a pensé que les conclusions seraient valables pour l'ensemble du bassin. La commune choisie fut Seraing, la plus importante (42.000 habitants, dont 1/5 d'étrangers).

*Objectif de l'enquête : mesurer la valeur et l'efficacité de l'action ecclésiale à Seraing-ville.*

*Méthode utilisée : l'interview. En plus de l'enquête à l'église, on a interrogé les pratiquants, les non-pratiquants, les militants, le clergé. On est ainsi tombé en plein sur le problème de la marginalité. On a constaté deux choses :*

les non-pratiquants sont marginaux par rapport aux pratiquants dans le domaine de la pratique religieuse,

les pratiquants sont marginaux par rapport à l'ensemble des non-pratiquants dans des tas de domaines.

Pour analyser ce phénomène de la marginalité sous sa double forme, on a posé trois pistes de recherches : Que sont-ils ? (présence sociale). Que font-ils ? (action culturelle). Que pensent-ils ? (mentalité socio-culturelle, leur système de valeurs).

On a commencé par établir une classification très simple :

— pratiquants réguliers .....	9,75 %
— pratiquants irréguliers .....	25,80 %
— non-pratiquants accomplissant tous les gestes religieux .....	26,50 %
— non-pratiquants accomplissant certains gestes religieux .....	23,50 %
— pratiquants uniquement baptisés .....	3,40 %
— non-pratiquants, non baptisés, ayant fait un pèlerinage .....	1,80 %
— non-pratiquants absolus .....	9,75 %

## I. - QUE SONT-ILS ?

Les marginaux (sur le plan de la pratique religieuse) sont :  
— majoritaires par rapport au chiffre global de la population : 90 % est non-pratiquante. Sur ce plan, les pratiquants sont marginaux : 10 %

— mieux proportionnés pour le facteur : âge, ils comptent 16 % de jeunes de 7 à 20 ans, 84 % d'adultes. Sur ce plan, les pratiquants sont marginaux : 32 % de jeunes et seulement 68 % d'adultes.

— mieux proportionnés pour le facteur : sexe, ils comptent 53 % de femmes et 46 % d'hommes. Sur ce plan les pratiquants sont marginaux : 64 % de femmes et seulement 35 % d'hommes.

— mieux proportionnés pour le facteur : activité professionnelle, 22 % des femmes exercent une activité professionnelle, de même que 85 % des hommes. Sur ce plan, les pratiquants hommes sont marginaux : 73 % des pratiquants seulement sont des actifs.

— mieux structurés pour le facteur : catégorie professionnelle, la population active non-pratiquante comporte : 69 % d'ouvriers, 24 % d'employés, 13 % d'indépendants et commerçants et 3 % de diplômés supérieurs. Sur ce plan le groupe des pratiquants est marginal ; les actifs de ce groupe comportent : 29 % d'ouvriers, 46 % d'employés, 12 % d'indépendants et de commerçants, 11 % de diplômés supérieurs.

— majoritaires par catégorie professionnelle : 97 % des ouvriers, 94 % des ouvrières, 86 % des employés, 81 % des employées, 93 % des commerçants indépendants, 92 % des commerçantes indépendantes, 75 % des diplômés supérieurs, 58 % des diplômées supérieures ne pratiquent pas. Donc : 3 % d'ouvriers, 6 % d'ouvrières, 14 % des employés, 19 % des em-

ployées, 7 % des commerçants et 8 % des commerçants indépendants, 25 % des diplômés supérieurs seulement pratiquent.

Si les non-pratiquants sont donc marginaux sur le plan de la pratique religieuse, la structure sociale de la collectivité des pratiquants suscite la marginalité de l'Eglise par rapport à cette masse de non-pratiquants qu'il s'agit d'évangéliser. Au point de départ, l'Eglise est pratiquement dans l'impossibilité, vu sa structure sociale, d'évangéliser ce monde dans lequel elle n'est pas intégrée.

Heureusement, une analyse de la structure sociale du groupe des militants (342) révèle que ce groupe, dans sa structure sociale, se rapproche davantage de celle de la masse des non-pratiquants que de la structure sociale du groupe des pratiquants, pris dans son ensemble. Il y a donc une petite lueur d'espoir.

## II. - QUE FONT-ILS ?

L'analyse a porté sur les structures formelles et non formelles.

*Comparaison du groupe des non-pratiquants et celui des pratiquants.*

### 1. - Structures non formelles.

*Mobilité* : le pourcentage de déménagement est égal dans les deux groupes.

*Presse* : le pourcentage de gens ne lisant aucun journal est le même dans les deux groupes. Les pratiquants sont déviants par rapport au groupe des non-pratiquants parce qu'ils lisent davantage la presse de droite. Les pratiquants et les non-pratiquants baptisés lisent au même pourcentage la presse neutre. Les non-baptisés lisent davantage la presse de gauche.

*Achats* : pas de différence quant au mode d'achat, mais différence entre groupes pratiquants et non-pratiquants et le groupe des non-baptisés, qui font davantage leurs achats dans leur quartier.

*Coopérateurs* : il y a davantage de non-pratiquants coopérateurs, que de pratiquants.

*Assistance aux réunions* : les pratiquants et les non-baptisés assistent davantage aux réunions que les non-pratiquants.

*Cinéma* : même taux de fréquentation de part et d'autre, mais les pratiquants vont davantage dans les salles de la ville que les non-pratiquants, qui vont à Liège.

*Café* : même taux faible de fréquentation.

*Soirées* : les pratiquants et les non-pratiquants passent leurs soirées de la même manière (en famille).

*Week-end* : aucune différence entre pratiquants et non-pratiquants.

*Congés annuels* : chez pratiquants et non-pratiquants, même pourcentage de ceux qui passent les congés en couple ou non. Différence : les pratiquants voyagent beaucoup plus que les non-pratiquants et passent davantage leurs congés en famille.

*Relations de voisinage* : pas de différence.

*Amitiés* : pas de différence quant au choix (voisins, compagnons de travail, autres). Grosse différence : 35 % des pratiquants n'ont que des amis pratiquants.

*Choix de médecin, commerçants* : les pratiquants choisissent davantage parmi les pratiquants ; les non-pratiquants ne tiennent pas compte de cet aspect.

## 2. - Structures formelles.

*Choix des mutuelles* : les pratiquants choisissent davantage des mutuelles professionnelles (de préférence aux socialistes) que les non-pratiquants. Ceux-ci choisissent moins les mutuelles socialistes que les non-baptisés.

*Parti politique, syndicat* : les pratiquants ont un taux moins élevé de pourcentage d'affiliation à un parti politique, au syndicat, que les non-pratiquants. En cas d'affiliation ils choisissent le parti social-chrétien. Les non-pratiquants et les non-baptisés sont affiliés au parti socialiste et au syndicat socialiste. Aucun non-baptisé est au syndicat chrétien, au parti social-chrétien. Les non-pratiquants sont surtout à un parti de gauche, un syndicat de gauche (plutôt qu'à un parti, un syndicat, de droite).

*Enseignement* : chez les pratiquants on envoie davantage les enfants à l'enseignement catholique que chez les non-pratiquants, qui les envoient à l'école publique.

Il y a déviance surtout au niveau des structures formelles (Mutuelles, parti politique, syndicats, école). Quand il y a déviance au niveau des structures non formelles, elle se situe au niveau d'un christianisme institutionnalisé (presse, réunions, amis) ou au niveau d'une situation sociale, pour les pratiquants. Pour les non-pratiquants, cette déviance se situe au niveau d'un socialisme institutionnalisé (presse de gauche, coopérateurs, assistance aux réunions).

L'analyse des modes de vie des militants par rapport aux pratiquants et non-pratiquants révèle que les militants qui tournent autour des prêtres ouvriers et l'ACO, se rapprochent très

pas en contact avec les non-pratiquants au niveau des modes de vie. Comment pourraient-ils évangéliser ? 35 % d'entre eux n'ont que des amis pratiquants comme eux. Petite lueur d'espoir : le comportement des militants qui gravitent autour des prêtres-ouvriers et de l'ACO.

## III. - QUE PENSENT-ILS ?

On a posé aux non-pratiquants des questions sur ce qu'ils pensent des causes de la déchristianisation, des relations entre catholiques et non-catholiques (dans la vie comme dans les institutions), du clergé, des relations du clergé avec eux comme avec les pratiquants, des prêtres ouvriers, de la dépendance du clergé de la haute finance, le patronat, le lien entre le clergé et la politique, l'entente entre le clergé et la commune socialiste, la lettre du clergé à l'occasion de la grève. On a demandé aux non-pratiquants s'ils sont hostiles au clergé, les raisons de leur non-pratique, etc.

On a demandé aux pratiquants et aux militants de dire ce que, d'après eux, les non-pratiquants répondraient à toutes ces questions. L'analyse de ces réponses est du plus haut intérêt, mais il est impossible d'entrer dans les détails.

Quelques constatations : 33 % des non-pratiquants ne veulent pas recevoir la visite du clergé. Les non-pratiquants n'aiment pas en général se prononcer sur les questions posées. Les problèmes agités les laissent parfaitement indifférents. Mais la grande conclusion qui s'impose est la suivante : les pratiquants ont des idées absolument fausses sur les non-pratiquants, sur les mobiles et les intentions qui les animent ; les militants ont des idées absolument fausses sur ce que pensent les pratiquants comme les non-pratiquants.

Par ailleurs, il y a divergence à l'intérieur même des opinions des militants. La non-connaissance objective des valeurs de vie, de la mentalité, des mobiles et des intentions profondes des non-pratiquants est pour les militants et les pratiquants un obstacle insurmontable dans le travail d'évangélisation. Comment évangéliser des gens, les non-pratiquants, qu'on juge mal, qu'on connaît mal ? Il y a un véritable clivage : d'un côté l'idée que se font les non-pratiquants des pratiquants, des militants, du clergé, de l'Eglise est fausse ; d'un autre côté, l'idée que se font les pratiquants et les militants des non-pratiquants est aussi fausse. L'analyse des schèmes mentaux fait ainsi apparaître une double marginalité sociale réciproque.

mais elle révèle, en même temps, que dans la réalité sociale, culturelle et socio-culturelle, les pratiquants sont des marginaux par rapport aux non-pratiquants.

L'évangélisation ne peut être efficace que si on combat cette double marginalité réciproque. Comment ? En amenant les pratiquants à être, à vivre, *parmi* (sur le plan social), à vivre *comme* (sur le plan culturel), à vivre *avec* (sur le plan socio-culturel) les non-pratiquants. Ceci pose un problème spécial, qu'il nous est impossible d'aborder ici.

## BAPTÊME DES ENFANTS ET CATÉCHÈSE DES PARENTS <sup>(1)</sup>

par le P. RÉMOND,  
*curé à Toulouse*

En juillet 1963, au Colloque de Vienne, à propos des efforts réalisés dans notre paroisse auprès des non-pratiquants, j'avais abordé la question du baptême des enfants et dit dans quel sens nous envisagions une transformation de notre manière de faire. Il ne s'agissait, à l'époque, que de projets. On m'a demandé de dire aujourd'hui ce que nous avons fait sur ce point au cours des deux années écoulées. Je voudrais, avant de le faire, souligner qu'il y a d'autres réalisations en cours en France dans ce domaine... Je pense qu'il sera intéressant, dans quelques années, de dégager les points communs à toutes ces réalisations.

### I. - DÉMARCHES PRÉPARATOIRES

Depuis de nombreuses années se posait la question d'un aménagement des règles et des modalités concrètes de l'admission des enfants au baptême... C'est en septembre 1963 que notre évêque a autorisé notre équipe à introduire, dans la pratique, la distinction que nous avons proposée entre « inscription » et « admission », pour le baptême des enfants, de manière à rendre possible une catéchèse plus sérieuse des parents. Notre évêque avait mis trois conditions à cet effort :

Le délai entre inscription et admission ne devrait pas excéder un mois. Il ne serait pas imposé aux parents, qu'il faudrait plutôt chercher à convaincre d'accepter une préparation au baptême. Enfin les prêtres des paroisses limitrophes devraient être mis au courant de cet effort, de ses raisons, de ses modalités pratiques et du contenu de la catéchèse donnée.

(1) Le texte intégral de cette conférence est sous presse dans un ouvrage qui paraîtra aux Editions du Cerf. On peut se procurer ce texte dès maintenant chez l'auteur à l'adresse suivante : Paroisse du Sacré-Cœur, 2, place de la Patte d'Oie à Toulouse (Hte-Garonne).



### 1. - Première information des habitants.

Aussi limitées que paraissaient, à première vue, ces possibilités nous nous trouvons pour en user, en face d'un problème très délicat : celui de l'opinion publique et des habitudes enracinées depuis de nombreuses années... Les premières mesures que nous avons prises se sont donc limitées à une information : — auprès de tous les fiancés que nous recevions pour leur préparation au mariage...

— de même auprès de tous les parents qui venaient demander le baptême d'un enfant : sans rien changer aux habitudes en cours, nous les prévenions des changements qui allaient intervenir, pour un baptême futur...

### 2. - Travail en Conseil de Doyenné.

C'est pendant cette période de six mois (octobre 63 - mars 64) que s'est fait tout le travail de préparation de la mise en place pratique. Ce travail ne s'est pas fait immédiatement avec tous les prêtres du doyenné, mais seulement avec le Conseil du Doyenné, qui comprend six prêtres... avec lesquels nous avons discuté sur les points suivants :

a) Les deux articles qui devaient paraître dans le journal paroissial sous le titre : « Je veux faire baptiser mon enfant », dont voici les sous-titres :

1<sup>er</sup> article : « Le baptême est-il un droit ? » — « Le baptême est un don qui exige la foi » — « Les parents sont garants de la foi de l'enfant » — « C'est une affaire de vérité et de loyauté ».

2<sup>e</sup> article : « On ne peut croire à Celui qu'on ne connaît pas » — « L'Eglise a, aussi, reçu mission d'enseigner ».

b) La présentation à faire aux pratiquants, au cours d'une assemblée du dimanche. Cette présentation a été faite, dans notre paroisse, le 26 janvier 1964...

c) La manière nouvelle d'accueillir les parents venant demander le baptême de leur enfant.

d) L'organisation et les thèmes principaux des réunions préparatoires...

## II. - RÉALISATIONS ACTUELLES

C'est à l'occasion de la Semaine Sainte 1964 que nous sommes entrés dans la voie des réalisations effectives.

### 1. - L'accueil des parents.

Depuis 1961 nous utilisons une feuille d'inscription au bap-

blissement des registres, mais aussi de nous rendre compte de la mentalité des parents concernant le baptême.

Outre les renseignements précis au point de vue sociologique et au point de vue mentalité religieuse qu'elle fournissait, cette enquête permanente avait peu à peu transformé l'état d'esprit des parents par rapport à l'inscription au baptême... Beaucoup de gens, dans le quartier, savaient que l'inscription n'était pas une simple formalité, mais comportait un dialogue avec le prêtre sur les questions de la foi...

Après quatre ans au terme desquels nous avons fait un dépouillement des feuilles d'inscription remplies, nous pouvions estimer que, du point de vue enquête proprement dite, cela n'ajouterait rien de continuer dans les mêmes conditions. Nous avons toutefois décidé de poursuivre en raison de l'autre aspect de cette enquête : son aspect pastoral, par le dialogue auquel elle introduit. Voici donc comment nous procédons actuellement dans l'accueil des parents :

a) Dans la première partie de la rencontre nous nous efforçons de montrer aux parents que nous prenons en considération leur démarche. Ils expriment leur désir de faire baptiser leur enfant. Au nom de l'Eglise, nous accueillons cette démarche avec amitié et joie et nous traduisons cet accueil par quelque chose de concret : l'inscription.

Nous commençons le dialogue en remplissant la première partie de la feuille d'inscription : identité, date de naissance, profession des parents, région d'origine, lieu d'habitation... Les questions plus directes sur la foi sont précédées d'une explication sur leur raison d'être... Nous invitons les parents à répondre sans chercher à nous « faire plaisir » et sans essayer de se rappeler ce qu'ils ont appris autrefois au catéchisme, mais simplement « du tac au tac » ce qui leur vient directement à l'esprit...

b) La deuxième partie de la rencontre porte sur la préparation au baptême par les parents... Nous faisons l'inscription des parents aux réunions sur un cahier spécial prévu à cet effet. Cette inscription a un double but : les parents se sentent davantage engagés que par un accord oral ; surtout, ils constatent en voyant les noms de ceux qui sont déjà inscrits, qu'ils ne seront pas seuls et que cette participation aux réunions va de soi...

L'inscription aux réunions pose, par le fait même, la question de la date du baptême de l'enfant, mais dans un contexte tout autre que si elle avait été posée au début de la rencontre. C'est à ce moment qu'on la choisit ensemble. Pour ceux qui se présentent moins de dix jours à l'avance, nous proposons de différer un peu la date du baptême : du nombre de jours nécessaires pour la participation aux réunions, mais nous ne contrai-

pensent impossible de différer la date, nous leur demandons de participer aux réunions après la cérémonie...

Il est bien évident que ce n'est pas la distinction entre inscription et admission, ni la possibilité d'introduire entre les deux un délai d'un mois ou plus, qui nous intéressent comme telles ! Ce qui est important à nos yeux, c'est que le sacrement soit lié à une « Parole » qui le précède et qui révèle et sollicite l'adhésion de foi à ce qui est fait par le Christ.

## 2. - Les réunions préparatoires.

Il est prévu deux rencontres. Elles ont lieu toutes les semaines, le samedi à 15 h. 30. Le même thème revient tous les 15 jours, et les parents peuvent participer aux rencontres en commençant par l'un ou par l'autre indifféremment.

### a) THÈME DES RENCONTRES.

Première rencontre : « Un enfant nous est né ». Cette rencontre a surtout pour but d'aider les parents à réfléchir sur les dimensions humaines et religieuses de ce fait qu'est la naissance de leur enfant, de ce que doit être sa première éducation. A proprement parler, ce n'est pas une rencontre où ils sont auditeurs : c'est un échange entre parents. La présence d'un foyer chrétien, d'un médecin et d'un prêtre est destinée à faciliter cet échange, à le guider, à en tirer au fur et à mesure quelques conclusions. Nous avons, pour le déroulement de cette réunion, un canevas-type qui nous sert de point de repère.

Deuxième rencontre : « Le baptême, qu'est-ce que c'est exactement ? » C'est à partir des différents rites de la liturgie du baptême, en expliquant leur raison d'être et leur signification profonde, que nous essayons de faire découvrir aux parents ce que c'est qu'être baptisé. Nous n'avons pas de canevas-type de cette rencontre, dont la forme varie suivant les prêtres qui la dirigent et les parents qui y participent, mais nous avons fait un commentaire détaillé des cérémonies du baptême, qui sert de base aux prêtres de l'équipe...

### b) CARACTÈRE NON-OBLIGATOIRE DES RENCONTRES.

Les rencontres ne sont pas obligatoires, et ceci à la demande de notre évêque et en accord avec lui, pour des raisons pastorales qui nous semblent les suivantes :

Il s'agit de l'introduction d'une manière de faire qui, si elle rejoint par le fond la Tradition de l'Église, ne s'en présente pas moins aux yeux des gens comme toute nouvelle. Il convient donc de compter avec l'opinion publique, et de respecter les délais nécessaires pour son information sur la nouvelle manière de faire et ses raisons...

Il nous semble que, dans les circonstances présentes, rendre les réunions obligatoires, présente le risque grave de remplacer un formalisme par un autre. Pour des raisons diverses, qui ne sont pas proprement « chrétiennes », mais qui sont cependant

« religieuses », les parents tiennent encore au baptême. Pour que leur enfant soit baptisé les parents sont prêts à accepter toutes les conditions qu'y mettent les « curés ». Cela ne veut pas dire qu'ils les comprennent et qu'ils y adhèrent ! S'ils s'y soumettent de mauvais gré, quel profit peut-on espérer qu'ils tireront des rencontres ?

Donner à ces rencontres un caractère d'obligation nous semble présenter aussi des inconvénients du côté des prêtres. Le risque est grand, en effet, de prendre la question de la pastorale du baptême sous l'angle de l'invention de « techniques » nouvelles que n'importe qui peut utiliser n'importe où comme des « recettes » pastorales infaillibles. S'il s'agit, en effet d'inventer une manière nouvelle de prendre les choses, cette invention même requiert pour se réaliser et se mettre en œuvre une véritable transformation de notre manière, à nous prêtres, de regarder les gens qui nous sont confiés et de concevoir notre tâche sacramentelle...

C'est là que nous nous sommes aperçus que nous avions réfléchi jusqu'alors les questions posées pour le baptême du point de vue qui était le nôtre : le point de vue des prêtres. Ce point de vue, que pouvaient à la rigueur comprendre les « chrétiens », était absolument étranger à la plupart des parents. Le plus difficile de notre travail de préparation n'a pas été la préparation des gens, mais la nôtre. Il nous a demandé et nous demande encore, un effort considérable d'écoute des parents...

Enfin, n'est-il pas dans la nature même du christianisme de se présenter, de la part de Dieu dans le Christ et l'Église, comme une proposition d'amitié qui s'adresse à des êtres disposant d'eux-mêmes, pour solliciter leur libre réponse d'amour ?

### c) PARTICIPATION EFFECTIVE DES PARENTS AUX RENCONTRES.

Du 17 octobre 1964 au 30 juin 1965 :

126 familles de la paroisse ont fait baptiser un enfant,

90 familles (70 %) ont participé aux rencontres, dont 57 (43,1 %) à une rencontre seulement et 33 (26,9 %) aux deux rencontres.

Pères : à 1 rencontre : 35  
2 rencontres : 14 total : 49 (38 %)

Mères : à 1 rencontre : 41  
2 rencontres : 27 total : 68 (53 %)

Les 2 parents ensemble : 29 familles (23 %)  
Le père ou la mère : 59 familles (45 %)

Parrains : 11 — Marraines : 29 — Autres personnes : 4.

Au total, en huit mois et demi, 160 personnes ont donc participé aux rencontres préparatoires. Pour bien mesurer la signification de ces chiffres, il faut savoir que, dans notre paroisse, il y a 8 % de pratiquants réguliers et 65 % de gens qui n'ont aucune forme de pratique religieuse, en dehors des grands actes de la vie : baptême, communion, mariage.

### 3. - Coordination des efforts et réalisation en « Secteur missionnaire ».

J'ai souligné le fait que tout ce que nous avons essayé de mettre en œuvre depuis Pâques 1964 avait été préparé avec les prêtres du Doyenné. Ce travail en commun n'en est pas resté là.

Les articles du journal paroissial, préparés en commun, ont été publiés dans la plupart des paroisses du Doyenné. Les prêtres des paroisses limitrophes ont, ensuite, commencé par inviter les parents qui se présentaient pour demander le baptême, à participer aux rencontres organisées dans notre paroisse... pour manifester la solidarité du clergé de tout le secteur par rapport à ce qui se faisait chez nous, qui prenait ainsi davantage un caractère d'Eglise...

Dernièrement, enfin, en assemblée générale, les prêtres des huit paroisses du Doyenné se sont mis d'accord pour coordonner leurs efforts et s'entraider sur cette question. Une commission permanente de six prêtres a été désignée pour se charger de cela : elle n'est pas uniquement une commission d'étude, mais d'exécution. Sans uniformiser de façon stricte les formes de réalisation dans les différentes paroisses, elle pourra, à la demande des curés, prendre en charge la réalisation pratique de tout ce qui aura été décidé en commun...

### Conclusions

Au point où nous en sommes, nous pouvons dire que nous n'avons pas encore fait grand-chose. Il nous semble que nous sommes au tout début d'un effort dont il nous faudra, pendant des années encore et avec persévérance, chercher les voies et inventer les formes.

Ce que nous faisons nous apparaît comme *une étape de transition*. Il est évident, en effet, que *les réunions de parents ne peuvent être considérées, dans leur état actuel, comme une vraie catéchèse*. Ce qui nous conduit à dire cela, c'est la connaissance de la mentalité religieuse des parents, que nous donnons le dialogue avec eux et les multiples relations que notre équipe a, par ailleurs, avec des non-pratiquants.

Si le caractère non-obligatoire des rencontres aboutit à ce que n'y participent pas ceux qui n'ont aucun désir d'un dialogue quelconque avec des prêtres, cela ne veut pas dire qu'il faille considérer ceux qui viennent comme des chrétiens, dont

*tienne* ». Ils voient la qualité de chrétien comme obligeant à certains comportements moraux et culturels bien définis, sans aucune conscience d'un lien personnel et vital avec la personne du Christ Ressuscité. *Ils ne sont pas directement concernés par une catéchèse, mais avant toute chose par une démarche d'évangélisation, c'est-à-dire d'annonce du Christ Ressuscité.*

Ils sont bien loin d'être conscients de cela et il n'y a là rien d'extraordinaire qui doive nous paralyser. Quelqu'un peut-il se porter candidat à recevoir l'annonce du Christ Ressuscité, alors que c'est justement cette annonce qui va Le lui révéler ? Par contre, pour nous prêtres, la connaissance de la mentalité religieuse des parents est de première importance puisqu'elle conditionne toute notre attitude à leur égard. Il faut reconnaître que, pour de multiples raisons, essentiellement parce que les activités proprement paroissiales nous branchent en premier lieu sur des chrétiens, nous sommes plus spontanément portés à nous situer dans la ligne « catéchèse » que dans la ligne « évangelisation » (à supposer même que nous ne soyons pas portés encore plus spontanément à nous situer dans la ligne « culturelle » que dans la ligne « catéchèse » !)

Cette tendance spontanée de comportement pastoral, si elle n'est pas critiquée avec lucidité, risque de nous entraîner dans des efforts qui, pour aussi louables qu'ils puissent être, n'en passeront pas moins à côté de l'aspect fondamental de la question. C'est ainsi, par exemple, qu'on pourra être entraîné à attendre tout d'un effort de rénovation et de mise en valeur de la liturgie baptismale, ou d'un effort de revalorisation du parrainage. La rénovation de la liturgie baptismale est nécessaire, mais elle ne remplacera jamais la catéchèse ni l'évangélisation. Quant à la revalorisation du parrainage, peut-on espérer qu'elle puisse se faire sans que soit à nouveau perçu, et donc « révélé », ce qu'est le baptême dans sa vérité chrétienne ?

Cette tendance spontanée de comportement pastoral ne peut être corrigée, nous semble-t-il, que par une attention toute particulière à la vie et à la mentalité des non-pratiquants et des non-chrétiens. De ce point de vue le style de vie de notre équipe, qui nous permet de rencontrer ces hommes dans les réseaux de relations que créent la vie de quartier et la vie de travail, nous paraît essentiel. Outre qu'il nous situe au cœur même du monde des hommes dans une attitude de responsables d'une Eglise à « faire naître » là où elle n'existe pas encore, il nous aide à cause de cela à retrouver la vérité de ce que doit être notre attitude envers ceux qui, tout en étant des baptisés, ne sont pourtant pas encore entrés dans une démarche personnelle de conversion au Christ.

connait les richesses et en accueille avec sympathie les interrogations. Ils y reçoivent, par ailleurs, beaucoup pour la première fois, la révélation de ce qu'est le centre même de la vie de l'Eglise : le mystère de Jésus-Christ mort et ressuscité. Il ne s'agit pas, pour l'instant, de former des convertis, mais d'appeler à une conversion, en vue d'une catéchèse ultérieure, qui se définira peu à peu...

*Le pas qui a été fait nous semble pourtant décisif*, parce que, dans les faits, se trouve restauré le lien concret entre Parole et Sacrement, qui permettra au baptême de redevenir dans la pratique ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, du côté du moins de ceux qui le reçoivent : le sacrement de la foi au Christ Ressuscité. Nous nous trouvons désormais dans une situation effective de catéchèse préparatoire : ce qui nous permettra d'inventer les formes qu'elle devra prendre et le contenu qu'elle devra avoir.

Les appels dont j'ai parlé nous confirment dans la pensée que le but que nous visons est vrai : la mise en place d'une véritable catéchèse pré-baptismale pour tous les parents qui demandent le baptême pour leur enfant. C'est un but à long terme ! Ses formes de réalisation nous sont encore inconnues. Les voies qui y conduisent nous semblent cependant passer par la fidélité à trois exigences fondamentales :

Une écoute toujours plus attentive de la vie de ceux dont nous avons la charge ; écoute gratuite, aimante, mais aussi lucide à discerner la présence secrète de la grâce du Seigneur travaillant le cœur de tous les hommes.

Une reconnaissance de ce que cette vie comporte de grandeur, mais aussi de limites et de péché, à travers lesquels nous devons mieux apprendre à révéler aux hommes le premier travail du Seigneur les préparant à la rencontre avec Lui.

L'invention d'un langage adapté aux gens de notre temps pour leur révéler les merveilles de l'Amour du Père dans le Christ et dans son Eglise.

## SITUATION RELIGIEUSE DANS UN QUARTIER OUVRIER EN ESPAGNE LES NON-INTÉGRÉS

### I. - LE GROUPE HUMAIN

*Groupe humain en évolution* (changement de contexte socio-économique) la périphérie de la ville se déplace ; les échanges avec le noyau urbain s'intensifient.

*Nombre d'habitants* : 10.000.

*Classe sociale* : 90 % d'ouvriers, avec prédominance d'ouvriers spécialisés.

*Taux de natalité faible* : 76,9 % des gens enquêtés n'ont que deux enfants.

*Niveau culturel* : primaire, avec une tendance à accéder aux études secondaires professionnelles chez les nouvelles générations.

*Âges des enquêtés* :

60 ans et au-delà .....	8,5 %
50 à 60 ans .....	10,8 %
30 à 50 ans .....	71,5 %
20 à 30 ans .....	9,2 %

*Sexes* : hommes, 92 % ; femmes, 8 %.

### II. - LE COMPORTEMENT RELIGIEUX

Il ne s'agit pas d'un problème de traumatisme religieux (d'hommes entièrement coupés de toute relation avec Dieu et l'Au-delà). On ne trouve pour ainsi dire pas d'athées théoriques chez eux (0,8 % seulement). Dans ce quartier, l'Eglise (la paroisse) a donné un témoignage positif et porteur d'espérance. Celle-ci est donc appréciée pour son travail constant de structuration et de promotion de la communauté humaine du quartier.

Il s'agit d'un problème d'attitude religieuse, de catholiques non suffisamment intégrés au fait ecclésial et à ses exigences. Je les répartirai en cinq types, en me référant autant que possible à la terminologie du Colloque. Cependant, le fait humain étant toujours complexe, il se dérobe à tout essai de classement net et clair. Il existe, de ce fait, des gens assimilables à plusieurs types à la fois. Les résultats de l'analyse sont cependant assez clairs pour permettre un essai de diagnostic en vue de l'orientation socio-pastorale.

## A. - Les éloignés.

Parmi ceux-ci, les uns participent, de manière active ou passive, à certaines cérémonies de l'Eglise, à l'occasion d'événements familiaux. Ils apprécient les services rendus par l'Eglise à la famille et à la société : par elle sont sacralisés, c'est-à-dire solennisés et consacrés, des événements qui, par eux-mêmes, n'attireraient pas toute l'attention socialement souhaitable.

Puisqu'ils témoignent d'une certaine droiture morale, ils estiment que l'Eglise et ses prêtres sont utiles pour la moralité et l'ordre public. Ils considèrent donc qu'Eglise et prêtres sont nécessaires.

D'autres estiment inutiles ces solennisations et ne voient, dans les prêtres, que des professionnels qui font leur métier, et des hommes comme les autres. Ils sont indifférents à tout ce que l'Eglise peut dire ou faire. Les rites, les enseignements et l'action de l'Eglise ne présentent pas grand intérêt pour eux. Dieu ne peut exiger un tel folklore de pratiques et de cérémonies incompréhensibles. Ils se renferment donc dans une vie religieuse vague, exprimée individuellement à certains moments cruciaux de la vie : maladie, décès, etc...

D'autres sont hostiles : ils refusent catégoriquement à l'Eglise toute appartenance, activité et présence. Ils ne voient dans les prêtres que d'astucieux parasites qui ne s'intéressent pas sérieusement aux petits, aux pauvres et aux ouvriers ; pour eux, les chrétiens fidèles sont des hypocrites, bien pires que ceux qui ne fréquentent pas l'Eglise.

Ils ont beaucoup de mal à passer par l'Eglise pour aller à Dieu ; pour eux, l'Eglise est inféodée au pouvoir temporel. Ils voient l'Eglise comme un Etat dans l'Etat, ils ont tendance à lui attribuer les injustices sociales (même celles qui sont inévitables, sous n'importe quelle forme de gouvernement). De fait, il se crée un climat de méfiance et de crainte vis-à-vis de l'Eglise. Celle-ci leur apparaît sous l'aspect d'une puissance politique : « ce sont ceux qui commandent » et son action, comme une tactique à base de compromis et donc intéressée.

Le prêtre, pour eux, est un « fonctionnaire » de l'Etat. Ils le voient aussi comme un « homme installé » : installé dans une situation influente, privilégiée et pleine de prestige, alors qu'eux-mêmes se trouvent dans une situation toute de faiblesse, de sujétion, de travail écrasant, de mépris en ce qui concerne leur promotion humaine dans la Cité.

On constate également chez eux une incompréhension psychologique de l'Eglise comme mystère de salut, comme communauté et comme institution. L'Eglise et ses prêtres sont étrangers à leurs problèmes et au destin normal de leurs vies. La motivation d'adhésion ou d'appartenance à l'Eglise est affaiblie ou inexistante. L'Eglise n'est pas pour eux.

## B. - Les culturels-traditionnels.

La pratique religieuse catholique est motivée et modelée surtout par la culture de la société. Le pays ou ses groupes sociologiques ont incorporé à leurs coutumes un certain nombre de modèles de comportement religieux, qui s'identifient ou correspondent aux nécessités des individus ou du groupe. Par suite de la domination historique du catholicisme, ces modèles socio-culturels ont été pris dans le catholicisme, plus ou moins sélectionnés et définis par la culture.

Dans ce type de pratique religieuse la pression sociale est très importante, c'est le « qu'en dira-t-on » (pas tellement celui de certains individus personnellement connus, que celui du groupe en tant que tel).

Le prêtre, par suite de ses études, de sa culture, de son travail « d'un autre ordre », ne doit pas participer de trop près à la vie du peuple. Dans ce groupe cependant, des contacts plus ou moins réguliers sont maintenus avec lui.

Les culturels-traditionnels sont des conformistes : dans leur pratique, ils se soumettent et se conforment à l'Eglise, puisqu'elle s'identifie avec la culture qu'ils ont acceptée ou avec leur milieu traditionnel. Les discours des prêtres et les exigences de l'Eglise (extra templo) ne déterminent cependant pas leur fidélité sur le plan pratique. Bien plus, les « exigences » actuelles des prêtres sont parfois considérées abusives et révolutionnaires. Les prêtres, disent-ils, sont en train de perdre leur « foi » et leurs pratiques traditionnelles.

Dans leur esprit, la foi et la morale sont toujours assimilées aux formes accidentelles, aux rites extérieurs et aux coutumes sociales. Le catholicisme est un rite social, qui ne doit pas provoquer de trop grandes inquiétudes dans leur vie. Le rite demeure en-dehors de la vie elle-même. La charité réfléchie et ses exigences envers le prochain, leur est étrangère. Dans cette attitude religieuse, la projection communautaire s'affaiblit. On relève des indices d'évasion dans ce type de pratiquants.

Ils peuvent combler de faveurs une église, leur distance psychologique de l'Eglise, en tant que mystère et communauté de salut, en demeure aussi grande. Bien moins en ce qui concerne l'Eglise en tant qu'institution. La motivation d'appartenance ou d'adhésion à l'Eglise est faible.

Vie religieuse bien enracinée, mais puérile (ce qui ne veut pas dire superficielle, mais arrêtée dans sa croissance). Ils se montrent aussi fidèles à la messe et à la communion dominicale, qu'aux promesses et aux cierges devant le Christ de Lépante.

Ils se croient catholiques, parce qu'ils furent baptisés dans l'Eglise catholique, comme leurs pères le furent avant eux et comme nous le sommes tous en Espagne.

### C. - Les marginaux.

Le marginal, catholique ni hostile, ni conformiste, est partagé entre deux systèmes de valeurs : celui de l'Eglise et celui du groupe (classe sociale, monde professionnel, civilisation technique, etc...). Dans le système de valeurs du groupe il peut subsister des éléments religieux et même catholiques ; d'autres éléments cependant provoquent en lui une tension. Il est donc partagé entre deux fidélités. C'est un instable. Il a des doutes au sujet de sa foi.

Il se soumet en partie, ou à certains moments, au contrôle et aux exigences de l'Eglise ; il s'en évade ensuite, pour se soumettre au contrôle d'un autre système de valeurs : celui d'une civilisation en train de se désacraliser, qui présente l'amour, le bien-être, le bonheur et la vie comme synonymes de la prospérité matérielle, de la possession des commodités et des satisfactions psycho-sensorielles. Le but de l'homme moderne est de jouir de la plus grande quantité possible de biens, de posséder le plus grand confort, ainsi qu'une multitude d'objets de consommation (influence énorme de la TV). L'Eglise, elle, situe la destinée de l'homme au niveau de l'être, du plus-être (et non de l'avoir, du plus-avoir) ; elle enseigne la possibilité d'une activité intérieure, d'une pleine liberté spirituelle, d'une communion avec le Bien (et non pas avec les biens), d'une intimité avec le Père.

Cependant le marginal est submergé par des valeurs et des modèles de comportement qui situent la vie à un niveau périphérique par rapport à la personne humaine. Le bonheur est assimilé à la vie facile, sans rapport avec sa rectitude morale, sa finalité, ses valeurs élevées. Cette conception rend l'homme individualiste et égoïste, elle le désolidarise d'avec les autres. Le message de l'Eglise, au contraire, enseigne le dialogue et la solidarité humaine étendue à tous les frères ; il préconise charité, justice et don de soi.

La pauvreté (même relative) est présentée comme une disgrâce, alors que l'Evangile est pauvreté et détachement intérieur.

Le mystère chrétien de la souffrance et de la mort paraît une absurdité, à la fois scandaleuse et implacable.

A force de glorifier le développement matériel et de faire du niveau de vie une mystique, on affaiblit chez le chrétien la perception d'une promotion spirituelle et sa signification profonde. Les valeurs authentiquement religieuses s'effacent progressivement devant les valeurs profanes. La vision religieuse de la destinée humaine s'estompe.

Les marginaux commencent à se désintéresser de l'Eglise parce que, dans bien des cas, elle ne semble pas leur apporter des réponses claires et pertinentes aux problèmes posés par la vie quotidienne. Surtout en ce qui concerne la régulation de la fécondité. Ils ont été élevés dans une religion de « tabous ». Ils

estiment que le divorce devrait exister et ils s'arrangent pour avoir moins d'enfants.

Ils reconnaissent à l'Eglise une certaine existence indépendante, ainsi que le droit d'exprimer des exigences propres, mais ses normes et ses valeurs sont en conflit avec celles de la culture ambiante. Ils n'ont pas encore réalisé l'intégration de leur foi à la vision de leur vie réelle, ni structuré leurs diverses appartenances. La vie religieuse imprègne certains moments de la conscience individuelle, mais une grande partie de cette conscience n'est pas éclairée par la foi.

Ils gardent des contacts assez superficiels avec le prêtre ; ces contacts peuvent être assez fréquents.

Ils conservent une pratique religieuse parfois assez régulière, cependant leur appartenance ou leur adhésion à l'Eglise est faible.

### D. - Les usagers.

Ce sont les chrétiens baptisés qui s'adressent à l'Eglise pour la satisfaction de certains besoins religieux individuels, ou de certains impératifs de leur culture, ou encore de certaines impulsions psychologiques, mais qui ne se sentent pas membres d'une Eglise conçue comme communauté de salut. Ce sont les usagers d'un service public, vis-à-vis duquel il n'est pas nécessaire d'établir des relations autres que fonctionnelles, indispensables pour parvenir au but visé.

Il s'agit ici d'un type « instrumental » de motivation de la conduite religieuse : on attend de sa démarche un résultat extérieur à l'individu comme à l'acte posé. Cet acte une fois posé, le résultat s'ensuit automatiquement. Il n'est donc pas nécessaire d'avoir, à la base, une communauté (et encore moins une communauté de croissance spirituelle) entre ceux qui participent à l'action. L'utilisateur ne songe donc pas à la créer. Il recherche seulement un résultat individuel. Chacun s'efforce d'utiliser le pouvoir sacré pour satisfaire à des besoins individuels.

Dieu est présent au rite, mais il n'a pas pour but la transformation de l'existence morale du pratiquant. Le mal est conçu comme quelque chose qui menace de l'extérieur.

Le rite permet parfois de retrouver la paix de l'âme, la tranquillité qui résulte du devoir accompli. La religion se réduit alors à une fonction psychologique.

La vie religieuse se passe en circuit fermé (Dieu-moi ; moi-Dieu) ; elle est formaliste, routinière, émotionnelle, sans contact avec la vie. Ce type de catholique croit que, dans la vie, il suffit d'être honnête et de ne faire de mal à personne pour être sauvé. Il est difficile de créer une participation culturelle communautaire au sein de cette catégorie.

Ils n'ont aucun contact avec le prêtre, en dehors des rela-

tions fonctionnelles du « service » religieux, ou des contacts occasionnels plus ou moins nécessaires.

Faible motivation, chez eux, d'appartenance ou d'adhésion à l'Église.

### E. - Les accablés.

Ce sont des marginaux, avec les mêmes caractéristiques, mais avec, en plus, celle de la faiblesse économique. Bien que l'on constate, chez tous ces enquêtés, une certaine faiblesse humaine (niveau très bas de la promotion humaine, culturelle, sociale, politique) qui les rend peut-être plus vulnérables à l'impact des valeurs désacralisantes de la civilisation technique, nous nous en tiendrons, pour cette catégorie, à l'aspect économique du fait humain, puisqu'il conditionne de toute évidence, et contrarie en même temps, le fait religieux et ecclésial :

Conditions et horaires de travail (moyenne de onze heures quotidiennes dans tout le secteur), course à la consommation au-delà de leurs moyens (besoins créés par tous les moyens audio-visuels qui les poussent à acquérir des produits accessibles seulement à un niveau de vie supérieur à leurs possibilités normales). Notre ouvrier travaille davantage et s'endette davantage pour pouvoir acheter davantage. Tentation des achats à crédit. En fait, il achète presque tout ce que son camarade des pays au niveau de vie supérieur peut s'offrir (avec un horaire hebdomadaire de 40 à 48 heures, alors que le sien est de 65 à 70 heures). Il doit sacrifier à ces achats plusieurs salaires familiaux (le travail de la femme, ou des enfants) et, comme chef de famille, trouver un second métier complémentaire.

65 % des enquêtés déclarent ne pas avoir de temps à consacrer à leurs femmes et à leurs enfants. La famille se désintègre. Si l'on ajoute à l'horaire du travail la durée du long trajet aller-retour, le prix du repas pris à midi, par un nombre croissant d'ouvriers, dans les bars et établissements proches des usines, le rythme du travail (l'horaire continu tend à se généraliser, avec ses équipes qui se relaient le jour, le soir et la nuit) et les heures à consacrer au sommeil... nous constaterons que la vie commune familiale et le soin des enfants, ainsi que leur éducation, ne peuvent être que sacrifiés.

Ce déséquilibre entre les réalités et les possibilités, entre les besoins créés artificiellement les moyens économiques, produit une tension psychologique qui détériore considérablement le climat normal nécessaire pour l'épanouissement d'une vie et d'une pratique religieuse. L'homme est constamment épuisé, submergé, dans un monde de modèles et de valeurs matérielles périphériques par rapport à la personne et à l'esprit. Son attitude religieuse est identique, ou proche, de celle des marginaux.

## RÉPONSE A TROIS QUESTIONS DU QUESTIONNAIRE PASTORAL

par Mons. A. MAZZOLI,

curé à Bologne

### 1. QU'AVEZ-VOUS FAIT POUR VALORISER LE CONTACT AVEC LES PARENTS NON PRATIQUANTS DES ENFANTS QUI FRÉQUENTENT VOS CATÉCHISMES ?

Une paroisse qui, comme la plupart des autres, présente les traits caractéristiques du « groupe secondaire », doit pouvoir mettre en œuvre un plan d'action pastorale qui permette de contacter tous les secteurs, en partant du plus important qu'est la famille. La bonne organisation du catéchisme paroissial représente une occasion continue de contact avec les familles. Dans les écoles les mieux organisées, les catéchistes suivent les enfants même en dehors du domaine paroissial et gardent des liens très étroits avec les parents.

A l'occasion de la première communion et de la confirmation il est d'usage en Italie d'inviter les parents à des réunions de formation : trois réunions sont prévues pour les mamans, une seule pour les pères de famille qui y assistent presque tous et gardent généralement une bonne impression de ce contact avec la paroisse.

Dans le diocèse de Bologne nous essayons de prolonger le catéchisme paroissial jusqu'à l'âge de 14-15 ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin de l'école obligatoire. La dernière année de catéchisme se termine par la profession de foi, faite après une préparation qui dure une année entière. Les adolescents qui professent ainsi leur foi sont mieux préparés à le faire au seuil même de leur adolescence et cette cérémonie provoque souvent dans les familles un renouveau d'intérêt pour la vie religieuse.

### 2. QUELLE EXPÉRIENCE AVEZ-VOUS FAITE QUANT A LA PRÉPARATION AU MARIAGE DES MARGINAUX ?

avec tous ceux qui n'ont pas encore expressément renié le Christ. Mais hélas, malgré deux millénaires de christianisme, un catéchuménat sérieux et obligatoire de préparation à ce sacrement n'a pas été organisé. Presque tous les jeunes, garçons et filles, même ceux qui sont pratiquants, se font des idées erronées au sujet de l'amour et du mariage. Rares sont ceux qui entrevoient les immenses richesses que comporte ce sacrement. La catéchèse du mariage se tient trop dans les généralités, ou bien elle est centrée uniquement sur le problème de la chasteté, traité à partir d'un point de vue presque uniquement moraliste.

Voici ce qu'on peut envisager sur un plan plus concret :

a) *Une catéchèse de milieu*, qui a recours au ciné-club, avec commentaire sur des films choisis, aux rencontres avec un médecin, toujours très suivies. L'homélie dominicale peut, en certains moments de l'année et pendant un cycle de trois ou quatre semaines, être remplacée par une véritable catéchèse sur le mariage. Une page du bulletin paroissial, réservée aux jeunes et rédigée par eux sous forme d'enquête, peut être utile pour que ce problème demeure à l'ordre du jour.

b) *L'organisation de réunions spirituelles pour les fiancés*, qui ne sont pas des conférences, mais une série de dialogues fraternels dans un climat de prière, et qui accueillent tout d'abord les fiancés les mieux préparés. En un second temps ce sont ces fiancés eux-mêmes qui invitent les autres et les introduisent dans le climat spirituel qu'ils ont eux-mêmes créé. Ces rencontres sont le meilleur instrument que nous ayons trouvé jusqu'ici pour une préparation sérieuse au mariage. Les participants ne doivent pas être trop nombreux (dix couples par groupe) pour ne pas altérer l'intimité favorable à une préparation approfondie.

c) *Un minimum de rencontres avec le prêtre*, juste avant le mariage est exigé de tous. Dans beaucoup de paroisses de Bologne et de Milan, ces rencontres sont au nombre de trois : la première étant consacrée aux documents nécessaires et à un premier contact, la seconde à la théologie des sacrements, en particulier le sacrement du mariage, la troisième, à la morale matrimoniale et à la liturgie de ce sacrement. Ces trois rencontres sont suffisantes pour créer entre le pasteur et les fiancés un climat de confiance qui pourra être prolongé et approfondi par la suite.

3. NE PENSEZ-VOUS PAS QU'UNE RÉNOVATION DE LA PAROISSE EST NÉCESSAIRE POUR QU'ELLE DEVIENNE MISSIONNAIRE, QU'IL Y A UNE « PAROISSE DE L'AVENIR » À CRÉER, EN DEHORS DES CADRES CANONIQUES ACTUELS ? COMMENT VOYEZ-VOUS CETTE RÉNOVATION DE LA PAROISSE ?

La paroisse, aujourd'hui comme hier, a une fonction irremplaçable, analogue à celle de la famille dans l'ordre naturel.

a) *La paroisse doit être prophétique*. Nous vivons un temps de « prophètes armés ». Le prophète désarmé, face aux structures sociales actuelles qui laissent bien peu de place aux libres options de l'individu, n'a plus, ou semble ne plus avoir, la portée qu'il avait en d'autres temps. Le témoignage du pape Jean n'aurait pas été possible si Angelo Roncalli n'était pas devenu Jean XXIII. Mais à part ces rares individus revêtus de la force du pouvoir, il existe une autre forme de pouvoir qui est celui de la communauté. Le témoignage le plus efficace, face à un monde collectif, ne sera sans doute plus pendant longtemps celui des saints isolés, mais celui des communautés qui vivent véritablement la sainteté et la foi. La nécessité de mettre l'accent sur l'aspect communautaire découle non seulement de raisons surnaturelles, mais aussi d'exigences sociologiques précises : ces exigences se présentent sous un jour impératif à notre temps qui est en train de vivre la fin du monde bourgeois individualiste. Nous ne pouvons opposer, aux forces qui oppriment l'homme, que la force et la lumière d'un témoignage communautaire. Ce passage du collectif au communautaire doit avoir lieu surtout dans le domaine paroissial.

b) *La paroisse de l'avenir est celle qui réussira à créer un laïc responsable authentique*. Il faut donc tendre vers une valorisation humaine et surnaturelle du laïc, en commençant par la formation des élites, par des réunions, des cours, et surtout par la remise entre leurs mains de postes de responsabilité. Le curé doit avoir une attitude de confiance envers le laïc : diverses organisations créées dans la paroisse doivent lui être confiées. Le clergé se réservera toutefois l'animation spirituelle de ces organisations, ainsi que leur orientation et leur encadrement, dans le plan d'ensemble de la pastorale paroissiale.

c) *En ce qui concerne l'apostolat du milieu*, ne pas oublier que les deux milieux fondamentaux sont toujours la paroisse et la famille et qu'ils sont unis par des rapports très intimes. Une paroisse doit s'équiper avant tout pour former des familles : réunions d'adolescents, de fiancés, de jeunes mariés, de parents, etc. : voilà les leviers de la famille. L'accroissement du niveau spirituel des familles a toujours pour résultat un rayonnement plus grand de l'esprit paroissial.

d) *L'action catholique*, de par sa nature elle-même, ne peut pas être l'instrument parfait qui relie l'Eglise au monde, le militant d'A.C. entrant, par les tâches qui lui sont confiées, dans les perspectives apostoliques de la hiérarchie. D'où la nécessité d'autres expressions plus typiques du laïc, dans lesquelles la marge d'autonomie réservée au laïc soit plus grande, puisqu'il agit ici non pas au nom de la hiérarchie, mais au nom de l'Eglise et engage plus immédiatement sa conscience individuelle. De telle nature nous semblent être les cercles de fiancés, de jeunes mariés, les cercles culturels, les organisations professionnelles d'inspiration chrétienne.



e) Sur le plan de l'évangélisation, il faut :

- prendre en main, dans le cadre de la communauté paroissiale, l'initiative de la culture du milieu dans lequel on vit,
- donner la primauté à toutes les formes du catéchuménat,
- faire du bulletin paroissial une plaque tournante pour les idées, en constatant certaines rubriques à des groupes de laïcs (la page des parents, celle des jeunes, celle des enfants),
- reprendre chaque année dans la prédication dominicale un certain nombre d'idées fondamentales, pour les faire passer,
- faire chaque année un plan précis qui mobilise toutes les forces pour un but concret : valorisation de la messe, pastorale du baptême, problème des fiancés, etc.

f) Dans une paroisse communautaire, chaque membre devrait être un « centre de décision » dans les domaines réservés au laïc. Les curés consultent parfois leurs dirigeants et leurs militants les plus expérimentés lorsqu'ils établissent leur plan pastoral annuel. La masse des fidèles, elle, reçoit simplement des consignes ou est informée des décisions qui ont été prises hors sa présence. Il serait bon de dépasser le concept de « conseil paroissial », centre de consultation et même de décision et d'élargir le cercle en y comprenant au moins tous ceux qui sont vraiment insérés dans la communauté. Une réunion annuelle des chefs de famille pourrait être une bonne solution dans ce domaine. Un congrès paroissial, précédé d'un questionnaire qui ferait connaître l'opinion des intéressés (tel qu'il a eu lieu à la paroisse Saint-Séverin à Paris) représente l'expression d'un souci pastoral qui, en certaines circonstances, veut s'adresser à tous et consulter tous les membres de la communauté, dans la recherche d'orientations meilleures.

g) La paroisse moderne doit redevenir ce qu'elle a été et ce qu'elle est de par sa nature, c'est-à-dire le campement, la halte au cours d'un pèlerinage qui a pour but la vie éternelle. Il est impensable que la paroisse vive intégralement sa vocation salvifique, si elle ne s'imprègne pas à nouveau d'une eschatologie saine, riche et sans équivoque !

## LA SITUATION EN HOLLANDE

par le P. VAN BENTHEM,  
curé à Kloster-Witten

Si l'on veut comprendre la situation religieuse de la Hollande, il est nécessaire de connaître le paysage dans lequel elle s'inscrit. Les Pays-Bas, avec une population de 342 habitants par kilomètre carré, sont avec la Belgique, un des pays les plus peuplés du monde. La population totale comprend environ douze millions d'habitants, dont cinq millions de catholiques, soit presque 45 % de l'ensemble, et ce pourcentage ne fait qu'augmenter. Environ huit cents mille d'entre eux (le 18 %) ne pratiquent pas et, dans les grandes villes, la proportion est encore plus défavorable : à La Haye, 45 % ; à Amsterdam, 55 % ; à Rotterdam, 60 % et, dans certains quartiers de cette ville on arrive à 80 % !

Les institutions catholiques sont développées plus que partout ailleurs. Il y a des écoles et des universités catholiques, des partis politiques, des journaux, une émission de la radio qui dépendent de l'Eglise. Cependant cette situation à l'aspect si favorable doit être corrigée par le fait que la vie religieuse, malgré tout, est en diminution. Beaucoup de prêtres ont pris cette disparition du fait religieux pour objet de leurs recherches et se sont demandé si c'était les gens qui abandonnaient l'Eglise, ou si ce n'était pas plutôt l'Eglise qui avait abandonné les gens en ne correspondant plus à leurs besoins religieux ?

Un groupe de prêtres et de laïcs recherchent avec angoisse ce qu'est l'Eglise authentique. Ils ne veulent plus s'en tenir aux limites établies du point de vue juridique, entre l'Eglise et non-Eglise, ou à la distinction entre pratique et non-pratique des gens. Il ne s'agit pas, pour ce groupe de chercheurs, de choses secondaires, mais d'une prise de position sur l'essentiel.

Ce désir de renouveau atteint une large audience. Il se manifeste dans la presse et les périodiques catholiques. Nous voudrions en donner quelques exemples :

### 1. - Apostolat de milieu à Breda.

Nous avons ici une équipe de quatre prêtres qui, en liaison avec l'évêque et de manière expérimentale, s'occupent de contacts pastoraux avec des marginaux. Il s'agit tout d'abord de visiter systématiquement et méthodiquement un certain nombre de familles choisies d'avance, selon des techniques très modernes :

a) On prend contact par écrit ou par téléphone avec une famille déterminée et on lui demande si elle accepte d'exposer sa conception de l'Eglise. A la suite d'une réponse affirmative, une visite a lieu, en utilisant les méthodes modernes des « social case-work » et des « pastoral counseling ». La conversation débute sous forme d'une interview, à la base de laquelle il y a toujours le souci de savoir : que reprochez-vous à l'Eglise ? Les questions concrètes ont été préparées à l'avance en équipe. Dans la deuxième partie de la conversation, et toujours selon la méthode du counseling, on provoque peu à peu l'exposé de la situation de conflit personnel de l'interlocuteur et on suggère des éléments de solution. La conversation est enregistrée, comme on a pris le soin d'en avertir préalablement l'intéressé. Il n'y a aucune difficulté à obtenir son consentement lorsqu'on lui en a expliqué la raison.

b) La conversation enregistrée est ensuite étudiée et critiquée par l'équipe et, suivant les cas, une ou plusieurs autres visites sont préconisées.

Cette expérience nous a convaincus que ce ne sont pas les personnes prises individuellement qui sont pour ou contre l'Eglise, mais que c'est l'Eglise elle-même qui est pro- ou anti-ecclésiale : c'est-à-dire que la problématique des marginaux est tout d'abord individuelle, mais qu'il s'agit d'un problème de caractère social de l'Eglise.

### 2. - Mouvement « Eglise et renouveau » (BKV).

Ce mouvement est beaucoup moins organisé. Son travail n'a pas lieu selon un schéma préparé d'avance et dans un but bien déterminé. Depuis janvier 1962 ce groupe formé de prêtres de toutes provenances, s'occupe d'un centre de formation et de documentation. Son organe est une feuille ronéotée : « Kerygma ».

a) *Idées et méthode de travail.* Ce mouvement s'inspire de l'enthousiasme prophétique et charismatique de l'Eglise, qui se propose le renouveau intérieur de l'Eglise locale. Le groupe voudrait se mettre à la disposition de cette Eglise locale, pendant une période d'activité intense et systématique et dans un but positif de renouveau et d'épanouissement. C'est pour cela qu'il n'a ni système prédéterminé, ni méthode irrévocable.

Le terrain d'action de la BKV n'est pas la paroisse isolée, mais une unité sociologique déterminée, par exemple le doyenné ou une partie du doyenné. Le travail de renouveau suppose comme préalable une pastorale d'ensemble : tout d'abord chez les prêtres, puis chez prêtres et laïcs dans leur action commune. Mais cette pastorale d'ensemble exige une vision d'ensemble sur la nature de l'Eglise et doit poser les bases d'un programme de réalisation, qui sera développé plus complètement par la suite.

b) *Un exemple :* le travail fait à Rotterdam. En 1962 un plan de pastorale d'ensemble a été établi pour la ville tout entière, répartie en districts. Les conditions indispensables pour la réussite de ce travail commun sont les bons moyens de communication entre les prêtres, pour que l'opinion puisse être formée partout en même temps.

Dans le cadre de cette initiative de pastorale commune, le 6<sup>e</sup> district pastoral de Rotterdam s'est proposé un programme de renouveau et, pour cela, il a réclamé l'aide du BKV. Un plan de travail préalable a été établi, et les initiatives suivantes ont été préconisées : création d'un groupe de travail théologique, d'un groupe qui établira un inventaire, d'un groupe de recherche de dialogue avec les laïcs sur des questions déterminées. Ces divers groupes, rassemblés dans des réunions de district, ont mis au point un programme pastoral portant sur plusieurs années et conçu de façon systématique et pratique.

### 3. - « Frontlijn ».

Nous avons en Hollande — et nous sommes probablement les seuls à l'avoir — un journal dont le but est d'établir et d'encourager le contact avec les marginaux. Il s'appelle « Frontlijn » (« première ligne ») et son sous titre très caractéristique peut surprendre à première vue : « pour les catholiques à l'intérieur et à l'extérieur de l'Eglise ! »

Le journal réitère sa certitude que les gens soi-disant à l'extérieur de l'Eglise lui appartiennent en fait, même lorsqu'ils ne pratiquent pas. Il les considère comme les membres de l'« opposition loyale » et il se propose de se mettre à la disposition de cette opposition dans ses pages. C'est pour cela qu'il accueille les textes des non-pratiquants qui peuvent ainsi exprimer leurs critiques contre l'Eglise. Grâce à cela, les catholiques fidèles peuvent apprendre à connaître la problématique des marginaux et ceux-ci à se rendre compte du renouveau qui a lieu dans le sein de l'Eglise. Ce journal se propose donc de concrétiser le dialogue œcuménique à l'intérieur de l'Eglise. Des entretiens y ont lieu, qui peuvent être prolongés et approfondis au cours de week-ends passés en commun.

« Frontlijn » voudrait diffuser et rendre accessibles à des

milieux plus étendus ces tendances au renouveau ecclésial dont parlent les revues de théologie et les congrès de pastorale. Il se propose en même temps de se mettre à la disposition des pasteurs, pour qu'ils établissent un contact avec les innombrables membres non-pratiquants de leurs paroisses. Ils ont là entre les mains un instrument qui peut leur servir à atteindre ceux qui n'entendent jamais leurs sermons, et ils ont un moyen de dire ainsi à ces gens qu'ils comptent toujours parmi les membres de l'Eglise.

On essaie aussi dans « Frontlijn » de sensibiliser les pratiquants à ceux qui ne pratiquent pas. Chacun d'entre eux souscrit un abonnement pour lui-même et un autre pour une de ses connaissances qui ne pratique pas. On insiste également sur le devoir qu'a le fidèle de prier pour ce non-pratiquant qui lui est confié. Le journal tire à 22.000 exemplaires.

## MARGINALITE ET ŒCUMÉNISME

par le P. BUTTY,

curé à Lausanne

Tout au long de ce troisième Colloque nous avons tenté de rejoindre les marginaux pour les mieux connaître, du moins théoriquement, nous rapprocher d'eux, afin de les aider à se rapprocher eux-mêmes de Dieu. On vient de dire, dans la conférence de théologie et de pastorale : « Etre pasteur signifie *recherche, partage, découvertes communes* ».

Le but de cette communication du plus petit pays représenté au Colloque, la Suisse, voudrait précisément nous inviter, avant de nous séparer, à élargir notre horizon jusqu'au « partage » avec nos frères chrétiens non-catholiques, et plus particulièrement avec ceux d'entre eux que nous côtoyons chaque jour dans plusieurs pays d'Europe : nos frères protestants. Ce partage pourrait bien nous conduire à des « découvertes communes ».

### 1. - Collaboration œcuménique.

Nous le savons, nos frères protestants ont eux aussi leurs marginaux, eux aussi sont à la recherche d'une pastorale susceptible de les relier à la personne vivante de Jésus-Christ, spécialement par sa Parole.

Au moment où tous les chrétiens sont devenus eux-mêmes une minorité, ne conviendrait-il pas que tous ceux qui se réclament du Christ unissent leurs forces pour dépasser leurs antagonismes devant l'avance de l'athéisme moderne ? Une religion qui, au lieu d'apparaître aux hommes comme un facteur d'union apparaît souvent comme un principe de division, ne peut qu'augmenter le nombre des marginaux. C'est le cas notamment de beaucoup d'enfants issus de mariages mixtes.

J'ai parlé de mariages mixtes. Disons au passage qu'avec la liberté religieuse les mariages mixtes sont probablement les deux tests sur lesquels les non-catholiques jugeront de la sincérité et du courage dont témoignera l'Eglise au terme de Va-

blicra le Pape sur cette question délicate, je voudrais signaler ici quelques rappels susceptibles de nous aider à apporter un peu de lumière et de baume dans cette situation douloureuse.

Nous devrions lire et relire le Décret conciliaire sur l'œcuménisme pour nous imprégner de sa lettre et de son esprit. Notre comportement à l'égard de tous les marginaux ne pourrait qu'y gagner. Ce Décret nous rappellerait par exemple que les communautés protestantes sont réellement des communautés à l'intérieur de l'Eglise, même si elles ne possèdent pas la plénitude des moyens de salut... « que ceux qui naissent aujourd'hui dans de telles communautés et qui vivent dans la foi au Christ ne peuvent être accusés de péché de division »... « qu'il est nécessaire que les catholiques reconnaissent avec joie et apprécient les valeurs réellement chrétiennes qui ont leur source dans le patrimoine commun et qui se trouvent chez nos frères séparés ».

Il est temps que nous revenions à considérer les protestants non comme des adversaires, mais comme des partenaires qui veulent être traités comme tels. Des partenaires qu'un fossé sépare encore de nous, mais que déjà franchissent des regards chargés non plus de méfiance et d'hostilité, mais de confiance, d'amour et d'espérance.

## 2. - Un cas pratique : Vers une pastoration mixte des foyers mixtes.

Nous l'avons dit, c'est souvent les foyers mixtes qui, dans nos régions augmentent le nombre des marginaux. Nous voudrions donc nous y arrêter un peu. En certaines de nos villes, les mariages mixtes atteignent de 40 à 50 % des mariages. Or les statistiques prouvent que c'est souvent dans les foyers mixtes que s'infiltré l'indifférence religieuse, d'abord chez les conjoints, puis nécessairement, chez les enfants. Indifférence qui se traduira soit par l'indifférentisme qui estime que « toutes les religions sont bonnes, pourvu qu'on les pratique sincèrement » soit par une espèce de neutralité religieuse de bienveillance, pour éviter de froisser les convictions religieuses de l'autre.

S'il reste bien entendu qu'en raison des difficultés qu'ils présentent, tant pour la plénitude de l'amour que pour la foi, les mariages mixtes doivent être dissuadés, il n'en reste pas moins que, quoique nous en pensions et disions, par la mobilité et le brassage des populations, les mariages mixtes continueront à se faire et même iront en augmentant (par exemple, entre saisonniers italiens et espagnols et protestants de Suisse).

### *Quelques erreurs à éviter et quelques pistes utiles :*

a) Aborder tout foyer mixte avec d'autant plus de délicatesse que généralement les époux se sentent dans une situation

anormale et éprouvent un certain nombre de complexes traduits parfois en hostilité. Sentir en particulier le tragique du dilemme dans lequel est placé le protestant, face au rigorisme de notre législation canonique : d'une part en enlevant au conjoint catholique toute possibilité de contracter valablement un mariage dont les enfants ne seraient pas élevés dans sa religion, alors que d'autre part, cette même Eglise admet qu'un non-catholique puisse accepter en conscience que ses enfants soient élevés dans une autre religion que la sienne.

b) En principe, encourager chaque conjoint à persévérer dans sa foi. En rechercher avec eux les moyens : par exemple par une retraite pour foyers mixtes dirigée par un pasteur et un prêtre en collaboration. Réagir avec prudence quand la partie non-catholique manifeste son intention de nous rejoindre. En cas de demande d'entrée dans l'Eglise, ne pas réitérer le baptême, sauf en cas de certitude de sa non-validité. S'appuyer sur le principe de Saint Augustin : Petrus baptizat, Christus baptizat ! Paulus baptizat, Christus baptizat !

c) L'idéal est de rechercher chaque fois que possible une pastoration commune des foyers mixtes entre pasteur et prêtre de la même paroisse, dans une totale confiance et loyauté. Collaboration qui devra viser à préparer des foyers « pilotes » destinés à devenir des foyers témoins à qui on pourra confier des foyers mixtes en difficulté.

d) Enfin, maintenir des contacts de confiance et d'amitié avec les foyers coupés momentanément de l'Eglise, soit par un mariage au temple, soit par l'éducation protestante des enfants. Saisir toutes les circonstances qui pourront se présenter de témoigner à ces foyers en situation irrégulière vis-à-vis de l'Eglise, toutes les marques de sympathie et d'affection au moment d'une épreuve.

# VERS UNE PASTORALE MISSIONNAIRE DE SECTEUR JUMET

par le P. DELOR,  
curé à Jumet

## I. - SITUATION DE DÉPART ET PREMIERS PAS

Au point de départ on peut trouver une situation sociologique et socio-religieuse favorable à un travail en secteur et un souhait généralisé du clergé paroissial en place d'œuvrer ensemble pour rejoindre la masse déchristianisée.

*Situation sociologique.* Un secteur formant un carré géographique de 5 km de côté environ, délimité au sud par la Sambre, à l'ouest par le canal de Charleroi, à l'est par la chaussée Charleroi-Bruxelles, au nord par la limite de la zone industrielle.

Terrain de la première implantation industrielle de la région de Charleroi (charbonnages-verreries), dont l'habitat, vieilli et groupé en corons, est généralement délaissé par les couches sociales au standing économique et culturel moyen. Les industries ayant presque complètement disparu dans le secteur, la main-d'œuvre se déplace surtout vers la grosse industrie du sillon Sambre-Canal. Les pensionnés sont nombreux.

Population : 60.000 habitants, dont 16.000 migrants environ. Du point de vue religieux, la pratique dominicale se situe un peu en-dessous de 10 %. Baptisés : 90 %. Ce secteur a comme point d'attraction le centre de Jumet-Gohissart.

En résumé, un secteur très homogène : au point de vue de sa population, ouvrière à 80 %, de son habitat, de son degré de déchristianisation.

La préparation de la mission régionale de Charleroi a permis au clergé, grâce à des journées pastorales mensuelles, de prendre conscience de la nécessité d'une orientation nouvelle de la pastorale, appelée par la réalité sociologique objectivement découverte et reconnue.

La mission révolue, le clergé émit le souhait que le travail entrepris ensemble, et qui était encore au stade de la réflexion commune, puisse être poursuivi dans une espèce de post-mission permanente. En mai 1963, un projet fut soumis à l'appro-

1. L'objectif poursuivi n'est pas la création, dans un quartier du secteur, d'une expérience missionnaire pilote, avec l'abandon dans ce quartier des formes de pastorale traditionnelle (les risques de tension avec les autres quartiers sont apparus trop grands). Il est de remettre progressivement en question les différentes formes de cette pastorale traditionnelle, sur toute l'étendue du secteur, de manière à les ouvrir vers le monde incroyant. La mise en place d'une pastorale purement missionnaire ne se fera qu'en réponse à ces exigences concrètes.

2. Pour épauler l'équipe sacerdotale du secteur, il est fait appel à une équipe de religieux spécialisés dans l'apostolat auprès du monde ouvrier et dont le rôle sera d'interpeller prêtres et laïcs et de soutenir les premiers cheminements d'une pastorale en voie de révision.

3. Etant donné que la sensibilisation à un esprit missionnaire a atteint presque exclusivement le clergé local, il y a urgence à mettre les laïcs dans le coup.

4. Le doyen aurait charge de coordinateur de cet effort et serait seul responsable devant l'Evêché.

## II. - DIFFICULTÉS RENCONTRÉES

Il nous suffira de mentionner rapidement les plus importantes :

1. Difficulté d'une adhésion concrète et efficace de tous les membres du clergé à un travail d'ensemble. Le travail paroissial est accaparant et ses ornières profondes. L'adhésion se produit au fur et à mesure que les prêtres s'engagent dans des responsabilités concrètes sur un plan secteur.

2. Difficulté d'intégrer les laïcs dans ce travail, pour la raison surtout que nous avons cheminé trop longtemps avec le seul clergé. Les laïcs sont beaucoup moins sensibilisés à cette perspective d'ensemble.

3. L'absence d'organes unificateurs. Au début, seules la JOC et les E.P. avaient déjà entrepris une activité de secteur.

4. Le freinage provoqué par les mentalités traditionnelles des chrétiens pratiquants et par les institutions chrétiennes, paroissiales ou autres.

## III. - ORIENTATIONS PASTORALES MAJEURES

1. Tout d'abord, une *unification* de la pastorale forcément très diversifiée géographiquement dans le secteur, puisque engendrée par les visées des différentes paroisses.

2. Une *remise en question* des institutions ecclésiales et des

3. Une *intégration du laïc* dans une œuvre qui dépasse les limites de la paroisse, des mouvements, des institutions.

4. Une action pour assurer une *présence chrétienne dans les institutions laïques* majoritaires chez nous et surtout socialistes.

Ces orientations sont dictées : d'une part par une connaissance que l'on veut plus poussée des mentalités vis-à-vis de la foi et de l'Église et des nœuds d'influence qui jouent dans le secteur — d'autre part, par un approfondissement de la théologie pastorale. Une dizaine de prêtres suivent actuellement le cours du P. Liégé donné à Lille. Ce cours est enregistré sur bandes et ronéoté.

#### IV. - ORGANES D'UNIFICATION MIS EN PLACE

1. *Au sommet, un Comité de secteur.* Il réunit le doyen, un délégué des curés, un délégué des vicaires, un père oblat, une religieuse visiteuse, trois représentants du monde ouvrier, un du monde indépendant, un professeur de religion d'école moyenne libre, une déléguée catéchiste, un directeur d'école primaire libre, un représentant de l'accueil aux migrants, un délégué des migrants et un représentant du caritatif paroissial.

2. *Une équipe ouvrière d'évangélisation.* Son rôle est d'interpeller le Comité de secteur pour qu'il ne s'éloigne pas de sa ligne missionnaire, de dénoncer les risques de contre-témoignage et de proposer des formes d'action missionnaire.

3. *Des commissions de réflexion et d'action* (nous les citons sans ordre de priorité). Entre autres : équipe de liturgie, équipe de catéchuménat, équipe des religieuses visiteuses du secteur, équipe des délégués catéchistes du secteur, équipe des directeurs et directrices d'enseignement libre moyen, équipe des professeurs de religion d'enseignement libre moyen, équipe d'enseignantes d'enseignement libre moyen, équipe d'animateurs et animatrices d'équipes apostoliques dans l'enseignement libre moyen.

#### Un mot pour terminer.

Nous ne sommes qu'au premier échelon d'une immense échelle. Déjà nous sentons :

a) que le secteur n'est pas une réalité auto-suffisante, mais que sa pastorale doit être harmonisée avec celle de toute une région,

b) qu'il y a, si nous n'y prenons garde, risque de tension avec les mouvements organisés fédéralement et nationalement,

c) que la mise en route d'autres secteurs que le nôtre dans la région de Charleroi préviendrait le danger d'isolement, d'erreurs et de tension aussi.

## RÉFLEXIONS SUR LA NÉCESSITÉ D'UNE OUVERTURE MISSIONNAIRE DE LA PAROISSE EN ESPAGNE

par le P. CHAO REGO,  
curé à El Ferrol del Caudillo

Cette étude est le fruit de la réflexion commune d'un groupe de prêtres travaillant au Ferrol del Caudillo, ville d'environ cent mille habitants située au N.E. de l'Espagne. Il s'agit d'une ville difficile du point de vue pastoral, par suite de la grande influence exercée par le socialisme avant 1936 et du déséquilibre social qui éloigne de l'Église la classe ouvrière, très nombreuse et dotée par ailleurs d'excellentes qualités humaines.

#### A. - SITUATION RELIGIEUSE

Nous sommes optimistes en ce qui concerne la situation religieuse dans notre secteur, et même dans l'Espagne tout entière. Le non-pratiquant de chez nous n'a pas été travaillé outre mesure par l'incrédulité et sur le sol espagnol le sens de Dieu et beaucoup de valeurs chrétiennes demeurent très vifs.

Cependant, on perçoit chez une bonne partie du jeune clergé, l'écho inquiet au cri de l'abbé Godin : « Espagne, pays de mission ? » question à laquelle il est difficile de répondre. Pour peu qu'on travaille dans le domaine pastoral, on se rend compte qu'on a affaire à une masse amorphe de baptisés, dotés cependant d'une réserve spirituelle et très attentive au fait chrétien. Le climat normal de nos paroisses est une administration pacifique de quelques biens spirituels, nous croyons donc, paradoxalement, la paroisse en danger ! C'est pour cela, et malgré notre optimisme foncier, que nous serons sévères dans notre examen d'auto-critique, car nous y recherchons,

non pas un soulagement pour notre douleur, mais un remède pour notre maladie.

### a) Analyse des types.

Dans notre action pastorale, nous n'avons pas rencontré d'athées théoriques et nous croyons qu'ils ne sont pas nombreux dans notre pays. Il existe par contre un grand nombre d'athées pratiques qui oscillent entre l'indifférence et l'anticléricalisme militant. Voici une brève typologie des catholiques de notre secteur :

1. On y trouve l'individu qui ne se souvient pas de Dieu, qui n'y pense pas. On n'en trouve pas beaucoup et ils correspondent généralement à ce type d'hommes qui ont été religieusement orphelins pendant leur enfance. Nous pouvons les appeler les « catholiques déistes ».

2. On y trouve l'homme qui croit en Dieu, et même au Christ, mais qui méprise l'Eglise. Il se dit catholique et il en est fier, mais pour lui, l'Eglise ne comprend que la hiérarchie et le clergé. Ce type de catholique « auto-excommunié » est très répandu dans notre ville.

3. L'Espagne est un pays rural, avec un exode massif vers les villes. Ces gens venus de la campagne ne sont pas intégrés à la vie urbaine. Lorsqu'ils perdent le contrôle social et la pression de leur milieu normal, ils abandonnent la pratique religieuse. Dans nos paroisses abonde ce type de catholique « non-contrôlé ».

4. L'effort pastoral, au moment du carême et du temps pascal, porte surtout sur la foule des bourgeois, catholiques pascalisants. Sans mépriser cet effort, nous estimons que le caractère d'obligation a donné à beaucoup de fidèles une piété statique et la persuasion qu'il suffit de communier une fois par an.

5. Par suite d'une compréhension ambiguë des promesses du Sacré Cœur de Jésus et d'un engagement pastoral dans cette direction, il existe un groupe nombreux de pratiquants qui communient le premier vendredi de chaque mois. Sans exclure les bienfaits de cette dévotion, nous la croyons marquée d'un individualisme excessif. Ces « catholiques du passeport » sont surtout soucieux d'acquérir un billet pour le ciel !

6. La minorité de catholiques convaincus et fervents, le « petit reste », est chaque jour plus importante. Cependant ce groupe, atomisé par l'individualisme religieux, manque d'une authentique dimension missionnaire.

### b) Remarques sur la situation des marginaux.

En dehors des causes subjectives qui ferment à tant de marginaux, les modes de l'Eglise, il existe de nombreuses causes

1. Sous le titre global de manque de promotion humaine nous pouvons grouper quelques facteurs, et tout d'abord le caractère individualisme espagnol. On peut rappeler aussi, dans le monde ouvrier de chez nous, le manque de solidarité par défaut de maturité, le bas niveau culturel, etc...

2. Un autre facteur d'éloignement pour beaucoup est la vision de l'Eglise faite selon une mesure particulière : elle prend la nuance des fidèles qui la fréquentent et qui relèvent généralement de la bourgeoisie.

3. Un certain retard dans l'intégration au mouvement européen de renouveau théologique a maintenu l'Eglise espagnole en dehors des grands courants ecclésiaux : biblique, liturgique, catéchétique. Ce manque de culture religieuse porte à une sacramentalisation prématurée, à un ritualisme sans véritable vie spirituelle. Nous constatons cependant, en cette période conciliaire, une heureuse tendance à accueillir les idées nouvelles. Signalons, parmi d'autres indices, l'extraordinaire profusion de traductions d'œuvres de théologie pastorale et une timide littérature théologique nationale, encore à ses débuts.

4. Depuis des siècles, l'Espagne vit en régime de chrétienté. La situation douloureuse dans laquelle s'est trouvée l'Eglise au cours de la guerre civile (assassinats de prêtres, destructions d'églises) a provoqué un élan de solidarité populaire pour la défendre : cette guerre fut considérée par beaucoup comme une croisade. Par contre, la confusion entre le fait religieux et le fait politique a été aggravée et l'Eglise en a semblé encore plus compromise avec les vainqueurs. Cette plaie suppure encore et empêche bien des gens d'accomplir leurs devoirs religieux.

5. Enfin il faut rappeler les grands contrastes économiques entre les divers milieux sociaux. Dans les statistiques publiées par Caritas en 1961 voici quelques chiffres : sur les 9 millions d'Espagnols qui constituent la population active, 56,7 % gagnent moins de 25.000 pesetas par an ; 35,3 % en gagnent entre 25.000 et 50.000 ; 4,4 % en gagnent entre 50.000 et 100.000 ; 2,3 % en gagnent entre 100.000 et 250.000. Le peuple s'estime donc abandonné par les classes dirigeantes et accuse, de ce délaissement, l'Eglise comme l'Etat, les considérant intéressés tous deux au maintien de cette situation. Cette opinion semble motivée en bien des cas, l'attention aux plus humbles n'étant pas clairement perceptible : d'où l'urgente nécessité, pour l'Eglise, de se montrer visiblement au service des pauvres dans les paroisses.

## B. - EXPERIENCE DANS UNE PAROISSE DE BANLIEUE

objet d'admiration (et de contradiction) dans le diocèse et même au-dehors. Partis de la conviction que l'Eglise devait être « implantée » dans cette banlieue où les gens n'en prenaient pas le chemin tout seuls, nous avons commencé notre tâche pastorale dans la rue : tâche ardue et lente qui, la première année nous a permis de faire connaissance avec le quartier.

Ayant aboli toute différence entre les classes et les tarifs des cérémonies, ayant renoncé même à tout don pécunier, nous avons estimé, au bout de trois ans, qu'il fallait permettre à nouveau à la générosité des fidèles de s'exprimer, à l'occasion des services religieux, par la remise d'une offrande volontaire à une caisse gérée par des laïcs. Le niveau de vie du prêtre est donc resté inférieur à celui de ses fidèles, composés en grande partie d'ouvriers. Le travail manuel du curé, qui a renoncé à tout service domestique, a beaucoup impressionné ses paroissiens. Presbytère et dépendances paroissiales sont à la disposition de tout le monde, ouverts jour et nuit, on peut y entrer sans frapper. Son équipement : téléphone, machine à écrire, est au service de tous.

Des équipes de militants ont été créées, choisis parmi les jeunes des deux sexes, ainsi que des groupes de foyers, qui sont tous catéchisés et qui constituent un centre d'attraction pour les non-pratiquants. Nous nous sommes alors rendu compte que la paroisse comportait trois groupes de fidèles, qu'on peut représenter par trois cercles concentriques : d'abord les marginaux, qui ne pratiquent pas mais qui sont fiers d'appartenir à la paroisse et sont presque tous en relation très cordiale avec le curé. Un cercle intermédiaire est composé de pratiquants assez réguliers en ce qui concerne l'assistance à la messe dominicale. Au centre se situe un noyau plus restreint mais très vivant de militants dévoués, mais qui manquent de vigueur missionnaire, ce qui nous incite à faire encore un pas en avant.

### C. - PERSPECTIVES MISSIONNAIRES DE LA PAROISSE

Le fruit de ces années d'action pastorale et de nombreux échanges de vues avec d'autres prêtres est la conviction que la présence de l'Eglise au milieu du peuple est encore beaucoup trop faible. C'est l'Eglise elle-même qui est marginale, puisqu'elle n'est pas encore incarnée dans le peuple. Dans notre pays le prêtre a trop vécu en moine, séparé des gens et lieux normaux de réunion. Exclu de trop de réunions (sports, spectacles) il doit, à notre avis, consacrer une plus grande partie de son temps à être parmi le peuple. Les visites à domicile se sont révélées d'une grande efficacité, ainsi que la disponibilité totale du prêtre, de sa résidence et de tout ce qu'il possède :

les gens se rendent mieux compte maintenant que la paroisse est véritablement à leur service.

#### a) Les sacrements et les marginaux.

1. L'heure de la mort est, chez nous, l'occasion d'une sorte de culte familial propice aux contacts avec les marginaux. En plus des cérémonies funéraires (auxquelles assistent tous les voisins) la coutume espagnole veut que l'on récite le chapelet dans la maison du défunt. Nous profitons de ce moment-là pour y faire une veillée biblique.

2. A l'occasion du baptême, la remise d'un cierge portant le nom gravé du néophyte touche vivement la sensibilité des parents indifférents. C'est le point de départ d'une action pastorale auprès de la famille.

3. En ce qui concerne le mariage, les cours de préparation ont groupé une minorité de fiancés soucieux de leur formation spirituelle. Dans les paroisses où l'on exige un certificat d'assistance à ces cours, on constate une efficacité moindre. Nous préférons donc garder le caractère de volontariat à ces réunions et multiplier les contacts après le mariage.

#### b) Catéchèse et contacts avec les parents.

Les réunions de parents d'élèves de nos catéchismes ont été très fructueuses : les parents, flattés, collaborent assez bien. La perte de contact avec les enfants après leur profession de foi, l'abandon par eux des sacrements et de toute pratique religieuse, nous ont incités à tenter d'incorporer ces jeunes dans des groupements d'AC qui s'inspirent du mouvement scout. Le caractère d'engagement personnel en vigueur dans ces groupements permet un contact meilleur avec les parents.

#### c) Ouverture missionnaire.

Dans notre paroisse nous avons remarqué un double phénomène : d'une part le noyau central de pratiquants fervents donnait un témoignage vrai de charité chrétienne, mais, d'autre part, il se fermait et opposait des obstacles à l'accueil d'éléments nouveaux ; sa cohésion elle-même formant écran autour de la personne du prêtre. Nous avons alors compris, et nos laïcs également, qu'une ouverture à la mission était urgente avec, en même temps, une action entreprise en commun avec d'autres paroisses.

Nous avons donc tenté de « désintégrer » la paroisse, pour qu'elle soit présente au milieu du peuple. Deux sortes d'animateurs, en étroite union de vie, ont été prévus : le « prêtre-paroisse » plus particulièrement chargé du culte et des tâches pastorales habituelles et le « prêtre-mission » garant de la pré-



## OUVERTURE MISSIONNAIRE

93

sence de la paroisse dans tous les milieux. L'arrivée d'un vicaire, qui vit en communauté avec son curé (condition indispensable, mais rare en Espagne et, de ce fait, très remarquée) facilite ce double but. Notre rêve serait l'incorporation directe de ce deuxième prêtre dans le monde du travail, mais cette mesure n'est pas populaire chez nous et la plupart du clergé y est opposé. Cependant, on voit mal comment les préjugés anticléricaux, si enracinés encore, pourront tomber autrement.

Un deuxième pas sera fait lorsqu'on sortira de la paroisse isolée, de la structure purement paroissiale, pour mettre en commun les efforts de tous, prêtres et laïcs. Nous espérons réaliser progressivement une vie communautaire, un presbytère qui soit à la fois signe de charité pour le peuple, moyen efficace pour la pastorale dans le secteur à évangéliser et moyen d'action insinuant supérieur pour la mission.

Un travail urgent de décléricalisation du clergé et de promotion du laïc missionnaire doit précéder la réalisation de ce vœu. Bien que les progrès soient lents dans ce domaine, et le chemin à parcourir encore très long, nous avons toute confiance. Nous croyons aussi, pourquoi ne pas le dire, que l'Eglise et la mission en Espagne vivent un moment de profonde espérance, grâce aux valeurs enfouies dans son sol national et au remarquable réveil de ses minorités.

## ALLOCATION DU PÈRE CONNAN

*Curé de Saint-Jean-de-Montmartre*

*Je voudrais tout d'abord vous dire ma joie et la joie de ceux qui, avec moi et dès les premiers moments, ont travaillé à créer ce mouvement d'union entre les paroisses de l'Europe.*

*Ce mouvement est parti d'une conversation avec Son Eminence le Cardinal Koenig, archevêque de Vienne et de la prise de conscience d'une nécessité apostolique. Il a été préparé par le travail d'une équipe de curés français, se réclamant de la spiritualité pastorale du vénéré Cardinal Suhard. Il s'est poursuivi pendant de nombreuses années avec patience et enthousiasme et les résultats de ce travail ont été en partie consignés dans la revue « Paroisse et Mission », née de la réflexion de ce groupe de curés.*

*Il a commencé modestement, par la réunion de quelques curés de divers pays européens qui s'est tenue à Lausanne, où nous étions une soixantaine. Le second Colloque a eu lieu sous la présidence de S.E. le Cardinal Koenig, à Vienne, et nous y étions 120 curés. Et nous voici presque 200 curés à Cologne, où neuf nations européennes sont représentées ! Quoi d'étonnant à ce que les pionniers du CEP se réjouissent d'un tel résultat ?*

*Je voudrais vous dire ensuite, au nom du Conseil international des curés et du T.R.P. Dupont, Secrétaire général, notre reconnaissance :*

*— d'abord à vous tous qui nous avez fait confiance et qui, par votre présence et votre travail, nous avez*

montré que ce Colloque n'était pas inutile et pouvait servir l'Eglise,

— puis à notre Secrétaire général et aux periti, sociologues ou théologiens, qui ont, depuis deux ans, préparé ce Colloque avec persévérance et avec compétence,

— enfin au Secrétariat de Cologne et à son animateur dévoué et sympathique, Monseigneur Alfes. On a vraiment admirablement fait les choses à Cologne et les congressistes ne l'oublieront pas. Le T.R.P. Dupont saura, en notre nom à tous, remercier S.E. le Cardinal Frings qui nous a si paternellement accueillis dans son diocèse.

Je voudrais enfin vous dire notre espoir. Puisse ce grain de senevé, jeté en terre à la suite d'une intuition apostolique et qui a atteint une telle envergure, grandir et s'étendre encore.

Notre mouvement est celui de la paroisse, cellule privilégiée de l'Eglise, prolongement de l'Eglise locale présidée par l'évêque et qui doit devenir de plus en plus un centre vivant et dynamique de l'évangélisation de ces foules douloureuses et pleines d'espoir qui attendent à la porte de nos églises ou au seuil de la foi.

Nous avons voulu qu'il soit européen. A un moment où (avec combien de difficulté) on essaie de construire une Europe sur toutes sortes de plans, il était bon que l'Eglise donne l'exemple. D'autre part, des expériences pastorales diverses sont menées à bien dans plusieurs pays d'Europe par des curés et des militants laïcs. Il était également bon que ces expériences servent à d'autres : ceci d'autant plus qu'avec nos frontières ouvertes, de grands échanges de populations se font dans tous nos pays et qu'il importe que nous, les curés, nous soyons prêts à accueillir ces gens et à leur donner ce qu'ils attendent de l'Eglise.

Un double avantage de notre CEP est qu'il est composé uniquement de curés et qu'il est essentiellement international. S'il devait perdre ce double caractère, il perdrait de ce fait même sa raison d'être. Mais, par ailleurs, le CEP ne doit pas être seulement un organis-

me axé sur des congrès. Il doit être un mouvement qui, tout au long des années qui séparent un Colloque du suivant, anime ses membres et les pousse aux recherches tant sur le plan national que sur le plan international. Ses membres doivent donc se retrouver de temps en temps autour de leur responsable national, ils doivent maintenir, par des échanges fraternels, les relations amicales tissées au cours de nos séances.

En vous groupant autour de vos responsables, en leur faisant parvenir vos suggestions, le compte rendu de vos travaux, de vos expériences, en vous réunissant pour préparer le prochain Colloque, en essayant de faire connaître notre mouvement à vos amis curés, en assistant au prochain Colloque, après l'avoir préparé, vous serez les vrais « sarments » du « Cep » de vigne, auquel le Christ s'est comparé, de vrais participants à ce mouvement authentique d'Eglise qui fera passer, dans le monde des hommes, un peu plus de vie, de lumière et d'amour.